

CHIEN ET CHAT

OU
**MÉMOIRES
DE CAPITAINE**
ET
DE MINETTE
histoire véritable

TRADUITE DE L'ANGLAIS
Par Mme A. Debarrart
et illustrée de 45 vignettes
PAR BAYARD

—
QUATRIÈME ÉDITION
—

PARIS
HACHETTE ET C^{ie}
Boulevard St-Germain, 79
1879
Tous droits réservés



11
R
CHI



CHIEN ET CHAT

OU
MÉMOIRES
DE CAPITAINE
ET
DE MINETTE

histoire véritable

TRADUITE DE L'ANGLAIS
Par Mme A. Debarrart

et illustrée de 45 vignettes

PAR EAYARD

—
QUATRIÈME ÉDITION
—

PARIS
HACHETTE ET C^{ie}
Boulevard St-Germain, 79

1879

Tous droits réservés



11
C21

I

Je vais raconter l'histoire d'une vie qui a été agréable et prospère ; car, bien qu'elle ait été traversée par quelques malheurs, la part des jouissances a été de beaucoup la plus forte, et surtout j'ai été traité avec une cordialité et une bonté qui auraient suffi pour assurer le bonheur même d'un homme. Quoique je n'aie aucune raison de me plaindre de ma destinée, je ferai cependant remarquer que mon bonheur a été en grande partie le résultat de la sagesse avec laquelle j'ai su me soumettre aux circonstances, quelles qu'elles fussent, et les accepter de bonne grâce.

La nature m'a doué heureusement. Je suis un beau chien couchant, d'une taille qu'un chien de Terre-Neuve ne dédaignerait pas, et d'une beauté qui pourrait exciter l'envie d'un épagneul de Blenheim. Mon poil est brun, blanc et frisé ; mes oreilles tombent avec grâce, ma queue est remarquablement belle, mon nez d'un rose tendre ; mes yeux sont bruns et expriment la bonté ; j'ai une grande activité, beaucoup de force et d'honnêteté ; je suis doux et obéissant, et j'ai toujours éprouvé une sorte d'orgueil et de plaisir à me conduire comme un chien parfaitement bien élevé.

Ma position dans ce monde n'a rien laissé à désirer sous le rapport du bien-être. J'ai été élevé dans un vieux château qu'habitaient mon maître et sa fille ; ils avaient à leur service plusieurs domestiques, braves et excellentes gens, dont je n'eus jamais qu'à me louer. Mon éducation fut dirigée avec soin, et, dès ma plus tendre jeunesse, j'eus l'avantage de voir la bonne compagnie. Mon maître, cependant, ne me permettait pas souvent de venir dans le salon, parce que, disait-il, ce n'était pas la place d'un gros chien comme moi ; mais j'avais à ma disposition l'étage inférieur de la maison ; je pouvais aussi à tout moment entrer dans son cabinet, et j'étais toujours bien venu quand il me plaisait de partager le coin de son feu, pendant qu'il lisait les journaux ou qu'il recevait des visites. Je tenais beaucoup à bien connaître ses amis ; et à force d'écouter leur conversation, de les examiner en dessous pendant qu'ils croyaient que je dormais, de les flairer avec soin, je parvins à me faire de leur caractère une idée assez juste pour savoir comment je devais régler ma conduite envers eux. Quoique je

fusse un chien poli, et par nature et par éducation, j'avais trop d'indépendance et trop d'honnêteté pour témoigner le même respect et la même cordialité à ceux que j'aimais et à ceux que je méprisais ; plein de reconnaissance pour la moindre faveur qui me venait de personnes possédant mon estime, je restais insensible à la flatterie, aux caresses et aux bienfaits de celles qui me déplaisaient ; et rien n'aurait pu me persuader de leur montrer autre chose que la froideur la plus grande. Si j'avais pu parler, j'aurais dit tout ce que je pensais sans cérémonie, et j'étais souvent fort étonné de ce que mon maître, qui avait cette faculté, ne se querellait pas avec les gens et ne leur disait pas franchement leurs vérités. Il me semblait que, si j'avais été à sa place, je me serais battu plus d'une fois contre ces importuns avec lesquels il était poli lui-même et exigeait que je le fusse aussi. J'ai souvent remarqué que les hommes considèrent comme une chose convenable d'observer une espèce de politesse même avec les personnes qu'ils n'aiment point. Cette conduite nous paraît fort extraordinaire, à nous autres animaux, et il nous est impossible de nous en rendre compte.

Je n'étais pas cependant sans avoir aussi ma manière de témoigner ce que je pensais. Si j'éprouvais de l'indifférence ou du mépris pour la personne qui entrait dans la chambre, je n'ouvrais qu'un œil et me mettais à bâiller. Si elle essayait de me flatter en m'appelant mon bon Capitaine, mon beau chien, et en me caressant, je repoussais sa main, je me relevais de dessus le tapis en faisant un tour sur moi-même, je plaçais ma queue entre mes jambes, puis je me couchais de nouveau et ne faisais plus la moindre attention à elle.

Il m'est arrivé quelquefois d'avoir peine à contenir mon indignation à la vue de gens que recevait mon maître et que je considérais comme de fort mauvaises connaissances pour lui. Je savais qu'il ne fallait pas que je les mordisse, et, je dois l'avouer, il m'en coûtait beaucoup pour résister à la tentation, car il me semblait qu'ils le méritaient. Je n'osais pas même aboyer après eux, car mon maître ne l'aurait pas souffert ; mais je ne pouvais m'empêcher de les accueillir en grondant tout bas. Pendant toute leur visite, je ne les perdais pas de vue un seul instant, et je me faisais un devoir de les suivre jusqu'à la porte d'entrée, afin de m'assurer qu'ils étaient bien partis.

J'avais peine à contenir mon indignation. (P. 6)



Il y en avait d'autres, au contraire, vers lesquels je me sentais attiré tout particulièrement. Leurs visites me donnaient presque autant de plaisir qu'à mon maître, et je faisais tout ce qui dépendait de moi pour le leur témoigner, soit par mes caresses, soit par la promptitude et la bonne grâce avec laquelle je leur donnais la patte aussitôt qu'ils me la demandaient. Je n'allais jamais plus loin que je ne le devais dans mes caresses ; j'étais doué d'un certain tact naturel qui me faisait distinguer ceux qui m'aimaient réellement de ceux qui me supportaient seulement par politesse. Je ne m'approchais jamais volontairement de ces derniers, quoique souvent je fusse obligé de me soumettre à une petite caresse hypocrite qui ne m'était accordée qu'en faveur de ma jeune maîtresse.

Je reconnaissais au premier coup d'œil ceux et celles qui aimaient les chiens, et je savais fort bien quand je pouvais, sans crainte d'être repoussé, poser ma tête sur une petite main blanche ou sur une robe des plus élégantes.

Mon maître était la personne pour laquelle j'avais le plus d'affection, ou, pour mieux dire, celle pour laquelle j'avais le plus de respect ; car j'aimais pour le moins autant sa fille Lily, ma jeune maîtresse, dont toutes les actions, même les plus insignifiantes, avaient pour moi de l'intérêt.

II

Lily était une gracieuse et douce petite créature, que j'aurais pu renverser et fouler aux pieds en un instant ; mais, quoique ma force fût de beaucoup supérieure à la sienne, il n'y avait personne à qui j'obéisse plus volontiers. Une parole, un regard de Lily me faisait rentrer à l'instant dans le devoir, et ces mots sortis de sa bouche : « Oh ! Capitaine ! » m'ont souvent rappelé à l'ordre, au moment où j'allais me jeter avec fureur sur quelque personne qui me déplaisait. Plein de soumission envers elle, je me regardais cependant en quelque sorte comme son protecteur, et l'homme ou l'animal qui se serait avisé de l'attaquer aurait mal passé son temps.

Comme je l'ai déjà dit, l'entrée du salon m'était rarement permise ; ce qui n'empêchait pas Lily de trouver mille moyens de s'occuper de moi. Je me couchais toujours au pied de l'escalier, attendant avec impatience le moment où elle se rendrait dans la salle à manger pour le déjeuner.

Je savais par expérience qu'elle ne manquerait jamais de me passer affectueusement la main sur la tête en disant : « Comment cela va-t-il, Capitaine, mon bon chien ? » J'exprimais aussitôt ma joie en remuant la queue. Je crois que j'aurais boudé toute la journée, si cette caresse de Lily m'avait manqué. Après le déjeuner elle venait dans le jardin et m'apportait un morceau de pain grillé qu'elle m'enseignait à attraper. J'aurais préféré de beaucoup le prendre à ma manière, en me jetant dessus et en l'avalant gloutonnement tout de suite. Mon désir de plaire à Lily était si grand que je savais résister à cette envie et rester patiemment assis devant un petit morceau de croûte bien beurré, des plus appétissants, placé absolument sous mon nez, le regardant sans y toucher. Jamais il ne m'arriva de le prendre avant d'en avoir reçu la permission.

J'attendais avec impatience le moment où elle se rendait dans la salle à manger.
(P. 11.)



Elle comptait jusqu'à dix.



Après avoir acquis tant d'empire sur moi-même, il me semblait que mon éducation ne laissait plus rien à désirer ; mais Lily n'était pas de cet avis et trouvait qu'il me restait encore bien des choses à apprendre. Elle voulut donc ajouter aux talents que je possédais déjà celui de tenir un morceau de pain sur mon nez pendant tout le temps qu'elle mettait à compter dix, et lorsqu'elle arrivait à ce nombre, de le jeter en l'air et de l'attraper avant qu'il tombât à terre. Je fus assez longtemps avant de pouvoir parvenir à faire ce tour de force, dont je ne comprenais vraiment pas l'utilité. Je flairais l'odeur du pain placé ainsi sur mon nez, et il m'était impossible de comprendre pourquoi il ne m'était pas permis de le manger tout aussitôt ; mais pour Lily il n'y avait rien que je n'eusse fait ; aussi je me soumettais de fort bonne grâce à tous ces exercices. Il m'est arrivé souvent de regarder par la fenêtre de la salle à manger, pour voir si mon maître et ma maîtresse s'y prenaient de la même manière ; mais jamais je ne les ai vus placer leur viande ou leur pain sur leur nez et tâcher de les attraper.

Lily m'apprit aussi à fermer la porte lorsqu'elle m'en donnait l'ordre ; et comme je n'y parvenais qu'en la poussant de toute la force de mon poids, ce jeu était tant soit peu bruyant ; mais ma petite maîtresse y trouvait tant de plaisir qu'elle s'amusait à ouvrir la porte une douzaine de fois par jour, tout exprès pour que je la fermasse.

Un autre de ses grands amusements était de me mettre devant une glace. Je ne fus pas longtemps à m'y accoutumer ; cependant, je l'avoue, la première fois je fus fort intrigué. Je pris d'abord le chien que j'apercevais dans la glace pour un ennemi empiétant sur mes domaines, et je me préparai à l'attaquer vigoureusement. Il me paraissait digne d'être mon adversaire, et semblait prêt au combat. Après avoir beaucoup aboyé, m'être bien démené, voyant que personne n'était blessé, je m'imaginai que le miroir était la barrière qui nous empêchait d'entrer en contact et que mon antagoniste s'y était retranché comme un lâche. Bien déterminé à ne pas lui permettre de profiter d'une tactique aussi basse, je passai adroitement derrière la glace avec l'intention de le bien secouer ; mais, à mon grand étonnement, je ne trouvai personne. Je revins précipitamment à la place que je venais de quitter, et là je le retrouvai plus furieux que jamais. J'allai regarder de nouveau derrière la glace ; pas la moindre trace d'adversaire. Je commençai à soupçonner ce qui en était, et, un peu honteux de m'être ainsi laissé attraper, j'abandonnai la partie et me couchai devant le miroir pour y contempler mon image et m'enfoncer dans mes réflexions.

III

Lily se donnait beaucoup de peine pour faire quelque chose de moi ; mais, après tout, les talents qu'elle pouvait me donner étaient de pur agrément, et il ne m'était pas permis de consacrer tout mon temps à des choses aussi futiles. Je n'étais pas fait pour être un chien de salon ; il était donc important pour moi de recevoir une éducation plus solide. Celle que mon maître me donna développa mes dispositions naturelles et corrigea mes défauts ; aussi les juges les plus compétents du pays me déclarèrent-ils le chien de chasse le plus habile des environs. Mon maître était lui-même grand chasseur, et j'étais aussi fier de lui qu'il l'était de moi. Quand je fus assez bien dressé pour l'accompagner à la chasse, nous nous mîmes à faire de longues courses ensemble. Tantôt nous grimpions sur les collines, tantôt nous descendions dans les plaines ; rien ne nous arrêtait, chacun de nous remplissait consciencieusement son rôle, et nous rapportions plus de gibier à nous deux que qui que ce fût. Nous n'éprouvions jamais la moindre fatigue ; ces excursions avaient pour moi un attrait toujours nouveau, et j'y allais de tout cœur. Tenir un oiseau en arrêt jusqu'à ce que le coup de fusil de mon habile maître me donnât le signal de courir sur la proie pour la déposer à ses pieds, c'était là pour moi la plus grande jouissance de la vie et son principal objet. S'il se trouvait des gens qui pour cela se sentissent portés à me mépriser, je les prie de se souvenir que cette tâche m'était imposée, et que je m'en acquittais avec conscience. Tout le monde ne pourrait peut-être pas en dire autant. J'étais incapable d'y voir rien de mal, et jamais il n'entra dans ma tête la pensée que les oiseaux pussent s'en plaindre. Il me semblait qu'ils étaient là pour être tués ; je ne leur voyais point d'autre utilité.

Nous fîmes de longues courses ensemble. (P. 20.)



La seule chose qui me désolât dans nos parties de chasse était que mon maître invitait quelquefois des chasseurs fort peu adroits. Quand je l'entendais engager quelque nigaud qui savait à peine tenir un fusil, je me plaignais, je grognais, je faisais des remontrances à ma manière ; mais je n'étais point écouté. Mon maître n'avait qu'un seul tort, c'était de ne pas me consulter en pareille occasion ; il se serait épargné bien des journées de mauvaise chasse. Un jour ma patience fut mise à une épreuve difficile à supporter pour un chien doué de quelque discernement. Un jeune homme, ami de mon maître et de ma maîtresse, arriva au château et reçut un accueil beaucoup plus aimable que, sel on moi, il ne le méritait. Je le jugeai, dès le premier coup d'œil, fort peu favorablement, et j'aurais voulu que mon maître grondât, que ma maîtresse aboyât après lui, au lieu de lui dire qu'ils étaient ravis de le voir et qu'ils espéraient que son voyage avait été

agréable. A peine fut-il arrivé qu'il commença une kyrielle de plaintes qui n'en finissaient plus. Il avait froid ; jamais on n'avait vu un pareil temps à cette époque de l'année. Il était fatigué ; les routes étaient mauvaises, la campagne triste ; il avait été obligé, pour faire les vingt derniers milles, de voyager entassé dans l'intérieur d'une diligence.

Il se plaignait et trouvait à redire à tout. (P. 24.)



« C'était vraiment une chose honteuse, disait-il, que le chemin de fer n'allât pas jusqu'au lieu de sa destination ! »

Il était enchanté d'être enfin arrivé, mais bien moins, semblait-il, pour le plaisir de voir ses amis que pour jouir du confort que leur maison offrait. Tous les ennuis qu'il avait éprouvés et dont il se plaignait si amèrement n'avaient nui en rien à son appétit, comme je m'en aperçus quand j'allai regarder tout doucement à la porte de la salle à manger, pendant qu'on dînait, pour l'examiner et écouter ce qu'il disait. Il ne faisait que se plaindre et trouvait à redire à tout. Lily elle-même ne put parvenir à le dérider, bien qu'elle fit tout ce qui dépendait d'elle pour amener un sujet de conversation qui lui plût. Voyant que tous ses efforts étaient vains, elle imagina de lui demander s'il avait beaucoup chassé cette année.

« Oui, lui répondit-il, mais les chiens de mon frère sont si mauvais que je n'y ai trouvé aucun plaisir. Il est impossible de rien faire de bon avec de semblables animaux. »

Lily lui dit, en rougissant un peu, qu'elle trouvait les chiens de Rodolphe magnifiques et qu'elle ne pouvait pas croire que rien de ce qui lui appartenait fût mauvais, que c'était tout à fait contraire à ses habitudes.

« Oh ! répliqua-t-il, c'est le jeune homme le plus accommodant du monde ; il est toujours content. Je vous assure que ses chiens ne valent rien. Je n'ai pas abattu un seul oiseau, chaque fois que je les ai emmenés avec moi.

— J'espère, dit alors mon maître, que nous pourrons vous dédommager de ce malheur. Demain nous irons chasser ensemble avec le meilleur chien qu'il soit possible d'avoir. »

Je me mis à me plaindre, car je savais bien qu'il s'agissait de moi, et je ne goûtais pas du tout l'idée d'accompagner un chasseur qui commençait par trouver des défauts à ses chiens. J'étais bien persuadé que les chiens ne méritaient nul blâme ; mais à quoi toutes mes réflexions pouvaient-elles servir ? Personne ne m'écoutait.....

IV

Le lendemain, pendant que Lily et moi jouions dans le jardin, mon maître arriva à l'heure accoutumée, avec sa veste de chasse.

« Où est Craven ? demanda-t-il à Lily ; je lui ai dit de s'apprêter.

— Il est encore à sa toilette, répondit-elle en riant ; ses bottes ou son gilet ne vont pas à sa guise ; je ne sais trop lequel des deux.

— Allons, s'écria mon maître, il va perdre la moitié de la journée avec toutes ses niaiseries. Je n'ai pas le temps de l'attendre. Vous lui direz que je suis allé en avant et qu'il n'a qu'à venir me rejoindre avec John. Retournez à la maison, Capitaine, continua-t-il, en voyant que je m'élançais après lui, espérant échapper au compagnon dont j'étais menacé ; allez-vous-en. Il faut que vous fassiez de votre mieux ce matin, car vous avez affaire à un chasseur qui, je le soupçonne fort, en sait bien moins que vous. »

J'obéis avec beaucoup de répugnance, et je restai en arrière, suivant tristement de l'œil mon maître qui s'éloignait. Les louanges de Lily furent pour moi une consolation ; je les préférais presque aux biscuits dont elle était également prodigue envers moi. Après m'avoir adressé bien des compliments, elle prit un ton plus grave et ajouta :

« Maintenant, Capitaine, faites bien attention à ce que je vais vous dire. »

Je me plaçai aussitôt devant elle, tout yeux et tout oreilles :

« Vous êtes le meilleur des chiens, dit-elle, vous le savez. »

A ces mots, je remuai la queue en signe d'assentiment, car je le savais en effet. Elle me le répétait tous les jours et je croyais tout ce qu'elle me disait.

« Voici un autre biscuit pour vous ; attrapez-le ! »

Je l'attrapai et l'avalai en une bouchée.

« A présent, c'est tout, en voilà assez. Vous êtes un bon chien et je vais vous dire quelque chose. Vous irez à la chasse avec Craven. Il est bien différent de son frère, mais nous n'y pouvons rien ; j'espère qu'il sera bon pour vous, ce dont toutefois je ne puis vous assurer. Je vous recommande de vous bien conduire, Capitaine, et de lui donner ainsi le bon exemple. Remplissez votre devoir le mieux que vous pourrez, ne soyez pas hargneux et ne grognez pas si les autres ne font pas ce qu'ils doivent. Si vous êtes

mécontent, gardez-vous d'aboyer et de mordre ; mais résignez-vous et prenez patience. »

Elle m'en aurait probablement dit davantage, si elle n'avait été interrompue dans sa harangue par le vieux groom John, qui, comme moi, attendait le jeune homme. La femme de John avait été la nourrice de Lily ; pour lui, il lui enseignait à monter à cheval et l'aidait à cultiver son petit jardin. Il s'était en quelque sorte associé à moi pour prendre soin d'elle, et une grande intimité existait entre nous trois.

John, qui avait écouté notre conversation, dit, en indiquant du doigt la maison et en accompagnant ce geste d'un mouvement de tête à lui :

« Il va venir quelqu'un, miss Lily, qui a bien autant besoin de vos conseils que ce pauvre animal, mais à qui ils ne profiteraient probablement pas davantage. »

Il prononça ces derniers mots tout bas, pendant que Lily allait au-devant de Craven, qui arrivait en costume complet de chasseur. Il avait sur lui une telle quantité de gibecières, de ceintures, de poires à poudre et de choses qui lui pendaient de tous côtés, que je me demandais comment il pourrait faire le moindre mouvement. Le vieux John secoua la tête en le regardant et marmotta :

« Beaucoup de bruit et peu de besogne. »

Lily voulut lui expliquer l'absence de son père, mais Craven ne l'écoutait pas et n'était occupé qu'à lui faire admirer ses nombreuses inventions. Elle lui dit qu'il ne manquait pas d'outils et qu'il serait bien habile s'il parvenait à se servir de tous ; que, quant à elle, elle pensait qu'il était plus embarrassant que commode d'en avoir autant.

« Bah ! les femmes n'entendent rien aux plaisirs de la chasse, répondit-il.

— Oh ! non, certainement, reprit Lily d'un ton gai ; je ne doute pas que tous ces instruments n'aient chacun leur utilité ; seulement mon père me dit souvent que, quand on sait bien travailler, on n'a pas besoin de beaucoup d'outils ; mais peut-être veut-il parler des ouvrages de femmes, et il est probable que vous avez raison. »

Le vieux John s'avança alors très respectueusement, mais en clignant de l'œil d'une certaine manière très significative pour moi, et dit :

Craven arrivait en costume complet de chasse. (P. 31.)



« Monsieur veut-il me permettre de le débarrasser un peu et me laisser porter son fusil ? car il me semble qu'il est difficile pour lui de se charger de tout ce qui est utile et de ce qui ne l'est pas. »

Craven lui passa son fusil sans faire la moindre objection, et nous nous mîmes en route. Ce dernier trait le perdit entièrement dans mon esprit, et je le suivis tristement, ne conservant plus à son sujet la plus faible espérance. La perspective de rejoindre bientôt mon maître me ranima ; mais là encore j'éprouvai une nouvelle contrariété : mon maître s'était mis à parcourir la plaine, et Craven voulut rester dans les plantations. La présence du vieux John fut ma seule consolation, et quand la première perdrix se montra, je fis un arrêt magnifique. Craven reprit son fusil, et pendant qu'il cherchait le plomb dont il avait besoin, dans la poche où il n'était pas, John tira et tua l'oiseau.

« Voilà un beau perdreau, dit Craven, et, sans ce malencontreux bouton, c'est moi qui l'aurais tué.

— Une autre occasion ne tardera pas à se présenter, dit John, et vous feriez bien de charger votre fusil afin de ne pas la perdre. »

Craven allait suivre son conseil, mais il voulut encore arranger quelque chose à son équipement, et, avant qu'il fût prêt, John avait mis dans sa carnassière un faisan. A la fin cependant Craven tira son coup et le manqua. Il dit que c'était la faute de John, qui l'avait empêché de me voir en se plaçant entre lui et moi.

« Cela ne m'arrivera plus, dit alors John, car je vais retourner à mon ouvrage, comme j'ai reçu ordre de le faire si vous n'aviez plus besoin de moi, une fois que je vous aurais conduit dans les plantations. Adieu donc, monsieur ; je vous souhaite bonne chance à la première occasion. »

Le second coup, le troisième et le quatrième ne furent pas plus heureux. Plusieurs oiseaux partirent à nos pieds et s'envolèrent les uns après les autres en nous passant sous le nez, et je finis par me sentir humilié aux yeux des perdrix elles-mêmes. La moitié de la matinée se passa de cette manière, à perdre notre temps, notre bonne humeur, notre poudre et notre plomb ; les oiseaux se moquaient de nous, j'en étais persuadé, et nous regardaient avec mépris en voyant que nous les manquions. Ma patience n'y tint plus, et il me tarda de retourner à la maison. Cependant je me rappelai les recommandations de Lily au moment de notre séparation, et je résolus, quoi qu'il arrivât, de faire de mon mieux jusqu'au bout. Je me dis aussi que jamais personne n'était venu au monde sachant manier un fusil, et que Craven n'avait peut-être pas eu l'occasion d'apprendre à le faire ; qu'il y avait un commencement à tout, et que ceux qui avaient de l'expérience devaient aider ceux qui n'en avaient pas. Je continuai donc de faire tout ce

qui dépendait de moi pour lui être utile. Tout à coup, après avoir encore une fois tiré en vain, Craven s'écria :

« C'est votre faute, stupide animal ; jamais vous ne faites lever l'oiseau du côté où on l'attend. Si vous connaissiez mieux votre métier, j'aurais maintenant dans ma carnassière des perdreaux par douzaines. »

A cette offense, je sentis qu'il m'était impossible d'en supporter davantage et qu'il était de toute inutilité d'essayer de contenter un homme aussi injuste et aussi ingrat qu'il était ignorant et suffisant ; je lui tournai donc le dos et pris le chemin de la maison d'un air digne et décidé. Craven eut beau appeler, siffler, crier, je n'y fis aucune attention. Je ne voulais plus rien avoir à démêler avec lui ; et, sans tourner la tête ni ralentir le pas, je gagnai mon chenil, où je me couchai en rond sur la paille. Je me mis alors à réfléchir sur mes torts, jusqu'à ce qu'enfin je m'endormis. Pendant tout le reste de la journée je ne me montrai pas, et pour plus d'une raison. Une créature d'un ordre inférieur ne peut pas tout de suite prendre le dessus, quand elle a reçu un affront, et l'oublier, comme un homme pourrait le faire ; nous sommes les esclaves de nos impressions, et, jusqu'à ce qu'elles soient effacées, nous ne pouvons nous empêcher d'en ressentir les effets et d'agir en conséquence ; je me souviens avec regret que je prenais plutôt plaisir à nourrir ma colère qu'à l'oublier. Je ne voulais pas me trouver avec Craven ; peut-être aussi me sentais-je un peu honteux de ma conduite et inquiet de ce que mon maître et ma maîtresse pourraient en penser. Mais j'entendis John raconter en riant tout ce qui s'était passé, et dire que cette histoire avait beaucoup amusé mon maître ; je repris donc assez de confiance le lendemain matin pour me présenter au bas de l'escalier au moment où Lily passait.

« Allons, Capitaine, s'écria-t-elle, entrez et venez déjeuner, vous êtes un bon chien. »

Je ne me le fis pas dire deux fois, et je la suivis dans la salle à manger, enchanté de voir que je n'avais rien perdu de ma faveur accoutumée.

V

Mais, hélas ! combien peu je prévoyais le malheur qui me menaçait ! J'aurais bien mieux fait de rester dans mon chenil quelques jours de plus, et de supposer que le monde entier m'en voulait. Craven et moi nous nous trouvâmes vis-à-vis l'un de l'autre, sur le tapis du foyer, sur ce tapis que je considérais comme ma propriété. Un de mes plus grands plaisirs était de m'y étendre de tout mon long et de poser mes pattes sur le garde-cendre pendant que je me chauffais le nez. Quelquefois je m'y grillais si bien que mon poil était tout brûlant, et que Lily ne pouvait s'empêcher de jeter un cri lorsqu'elle me passait la main sur le dos. Elle aurait aboyé, je pense, si elle avait su comment s'y prendre. Craven s'était emparé de ma place et avait mis une de ses pattes de derrière sur le garde-cendre. Il me regarda d'un air de mépris ; je me contentai d'en faire autant, bien que je brûlasse d'envie de mordre les talons de ses bottes et de lui enseigner à avoir plus de bon sens et de meilleures manières. Lily, qui n'en voulait jamais à personne, ne s'aperçut pas de notre éloignement réciproque, et dit avec sa candeur accoutumée.

« Craven, voici Capitaine qui vient pour vous caresser et vous demander pardon de vous avoir abandonné hier. Allons, Capitaine, donnez la patte. »

Mon plaisir était de poser mes pattes sur le garde-cendre. (P. 42.)



Je ne bougeai point ; mon maître, qui était excellent chasseur, comprit parfaitement ce que j'éprouvais, et, s'adressant à Craven, lui dit :

« Vous avez indisposé ce chien contre vous en chassant si mal, et jamais vous ne lui persuaderez non plus qu'à moi que c'est lui qui a tort. Je ne vois pas de nécessité à ce que vous soyez chasseur ; mais je suis d'avis que, lorsqu'on veut absolument faire une chose, il faut la bien faire ; vous apprendrez tout comme un autre, pourvu que vous ne vous imaginiez pas que vous êtes passé maître lorsque vous ne savez rien encore. Nous sortirons tous ensemble aujourd'hui. »

Nous sortîmes en effet, et je conservai de ce jour un bien triste souvenir. Je me conduisis de manière à me faire honneur ; mon maître me combla d'éloges, et, dans mon ignorance de ce qui devait arriver, je me sentais heureux. Craven tira plusieurs coups et manqua toujours ; chaque fois qu'il voulait jeter le blâme sur le chien ou sur le fusil, il était arrêté par les éclats de rire de mon maître, qui lui disait :

Je sentis une douleur que je n'oublierai de ma vie. (P. 46.)



« Craven, les mauvais ouvriers se plaignent toujours de leurs outils ; visez mieux. »

John voulut lui enseigner comment il fallait faire, mais il ne mit pas le moins du monde ses conseils à profit. Il est rare que les défauts ou les sottises d'une personne ne nuisent qu'à elle seule ; hélas ! je ne le sais que trop. Je fus victime de l'orgueil et de l'entêtement de Craven. Lorsqu'il tira de nouveau, je sentis une douleur que je n'oublierai de ma vie : son plomb, mal dirigé, m'était entré dans l'épaule, et je tombai en jetant des cris perçants que m'arrachait la souffrance. A l'instant même tout le monde alarmé m'entoura, et chacun m'exprima ses regrets et sa pitié ; Craven fut un des plus empressés et des plus chaleureux. Il dit qu'il ne se pardonnerait jamais sa bêtise, sa maladresse, que c'était complètement sa faute, et que jamais de sa vie il n'avait rien fait dont il eût tant de regret.

Pendant que mon maître et John pensaient ma blessure, il courut chercher un contrevent dans une petite chaumière voisine. On me posa dessus avec beaucoup de précautions et l'on me transporta ainsi à la maison. Craven n'ouvrait la bouche que pour se faire des reproches et me plaindre. Je pouvais à peine reconnaître en lui le même homme qui, une demi-heure auparavant, était si vain, si arrogant ; et mon maître lui-même, qui était cependant fort en colère contre lui, ne put s'empêcher d'être touché de ses regrets.

Deux hommes me portèrent et furent relayés en route par deux autres qui suivaient. Craven, qui marchait à côté de moi, me passait affectueusement la main sur la tête en disant :

« Pauvre Capitaine, comme je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de soulager vos souffrances ! Ah ! si vous pouviez comprendre combien je suis malheureux et honteux, je suis sûr que vous me pardonneriez. »

Bien que je souffrisse horriblement, il m'était impossible de ne pas être ému de son chagrin. Mon maître et John soignèrent ma blessure, et Lily m'apporta chaque jour elle-même ma nourriture. Tant que Craven resta dans la maison, il ne manqua jamais de l'accompagner dans les visites qu'elle me faisait, et chaque fois il témoignait de nouveau ses regrets pour ce qui était arrivé, ses bons sentiments à mon égard ; et, lorsqu'il fut parti, j'entendis le vieux John dire :

Deux hommes me portèrent. (P. 47.)



« J'avais toujours pensé qu'il y avait du bon chez M. Craven ; et son frère, qui est un jeune homme comme il y en a peu, saura en tirer parti. M. Craven est certainement bien changé à son avantage : Capitaine et miss Lily lui ont donné une leçon qu'il n'oubliera pas. »

VI

Avec le temps je guéris, et je redevins aussi beau et aussi fort que jamais ; mais, ce qui est assez singulier à dire, je ne me sentis plus le même chien. Mes propres souffrances m'avaient suggéré de sérieuses réflexions et m'avaient fait supposer qu'il ne devait pas être plus agréable aux oiseaux qu'on tirât sur eux qu'il ne me l'était à moi-même ; je commençai donc à les plaindre sincèrement. Jusqu'ici le changement était favorable ; mais les choses n'en restèrent pas là ; non-seulement mon amour pour la chasse cessa entièrement, mais il fut remplacé par une crainte que ni les menaces ni les caresses, ne purent parvenir à vaincre. La seule vue d'un fusil me faisait frémir, et aucune récompense, aucune punition ne put me décider à surmonter ma terreur.

Dans toutes les autres circonstances j'étais aussi courageux qu'autrefois ; je n'hésitais pas à attaquer une bête sauvage ou à défendre la maison contre les voleurs, et cela sans la moindre crainte ; mais je ne pouvais plus supporter la vue d'une arme à feu, et dès que je voyais poindre un fusil, je m'enfuyais à toutes jambes.

« Le pauvre animal n'est plus bon à rien, monsieur, dit John à son maître. Il serait même cruel de le contraindre, et d'ailleurs cela serait inutile.

— Il ne faut pas l'emmener à la chasse, répondit mon maître ; mais il est loin de n'être plus bon à rien. Il est encore plein d'ardeur, et nous en ferons un chien de garde. »

Je devins donc chien de garde. D'abord ce changement de ma manière de vivre ne me plut en aucune façon ; mais je ne pus m'empêcher de penser que je me l'étais attiré, bien que ce ne fut pas entièrement ma faute, et je pris la résolution de tâcher de me faire à ma nouvelle position et d'en tirer le meilleur parti possible. Si, au commencement de l'été, quelqu'un m'avait dit qu'un jour je me contenterais de rester dans la cour et dans le jardin, quelquefois même attaché sur la pelouse, que mes amusements les plus téméraires se borneraient à une promenade bien tranquille dans l'intérieur de la propriété, et que ma principale occupation serait de chercher à découvrir les personnes suspectes, j'aurais ri à ma manière, peut-être même aurais-je grogné en entendant cette prédiction. Néanmoins il en fut ainsi, et

en peu de temps je m'accoutumai à mes nouvelles fonctions. Je résolus de me faire, comme chien de garde, une réputation plus belle encore que celle que je m'étais acquise comme chien de chasse. Nous n'étions guère incommodés par les voleurs, l'habitation de mon maître étant située dans un endroit fort tranquille où nous connaissions tout le monde et où tout le monde nous voulait du bien ; cependant il arriva qu'un jour ma vigilance fut mise à l'épreuve.

Il y avait dans le voisinage une foire fréquentée par tous les habitants des villages environnants ; toute la matinée je m'amusai à regarder passer devant notre grille ces bonnes gens dans leurs plus beaux habits de fête, riant et causant gaiement. J'avais parmi eux beaucoup de connaissances qui ne manquèrent pas de m'adresser quelques paroles d'amitié ; j'y répondis en remuant la queue.

John et plusieurs de nos domestiques allèrent aussi à la foire et s'y amusèrent beaucoup. Ils revinrent avant la nuit, comme tous les honnêtes villageois qui avaient passé le matin devant notre grille. Tous avaient l'air de s'être bien divertis, mais tranquillement et raisonnablement. Je remarquai avec plaisir qu'ils ne paraissaient pas avoir fait le moindre excès. Dans la foule des passants qui s'étaient pressés le matin sur la route j'avais distingué plusieurs hommes dont la mine me semblait suspecte. Quelques-uns d'entre eux me regardaient d'un air dont je n'augurais rien de bon ; il y en avait un surtout dont la physionomie m'inspirait une grande méfiance. Il s'arrêta, siffla pour attirer mon attention, et me présenta un morceau de viande. Il est inutile de dire avec quelle indignation je rejetai la séduction qui m'était offerte, et par laquelle on espérait, je n'en pouvais douter, me gagner et me faire négliger mon devoir. Je ne répondis à toutes ses avances que par un grognement, et me mis à l'examiner attentivement pendant qu'il passait. Il n'était point à craindre que je ne le reconnusse pas : mes yeux et mon nez ne pouvaient s'y méprendre.

Je me mis à l'examiner attentivement. (P. 57.)



Plusieurs de ces hommes repassèrent le soir, à mon grand dégoût, complètement ivres. Les personnes dans cet état m'ont toujours inspiré un extrême éloignement, et je ne me serais jamais fié à un homme capable de se dégrader, de descendre au-dessous de mon niveau. Quelque chose me disait que je reverrais celui qui avait cherché à gagner mes bonnes grâces : je me mis donc à le guetter, m'attendant à chaque instant à le voir paraître, mais mon attente fut vaine.

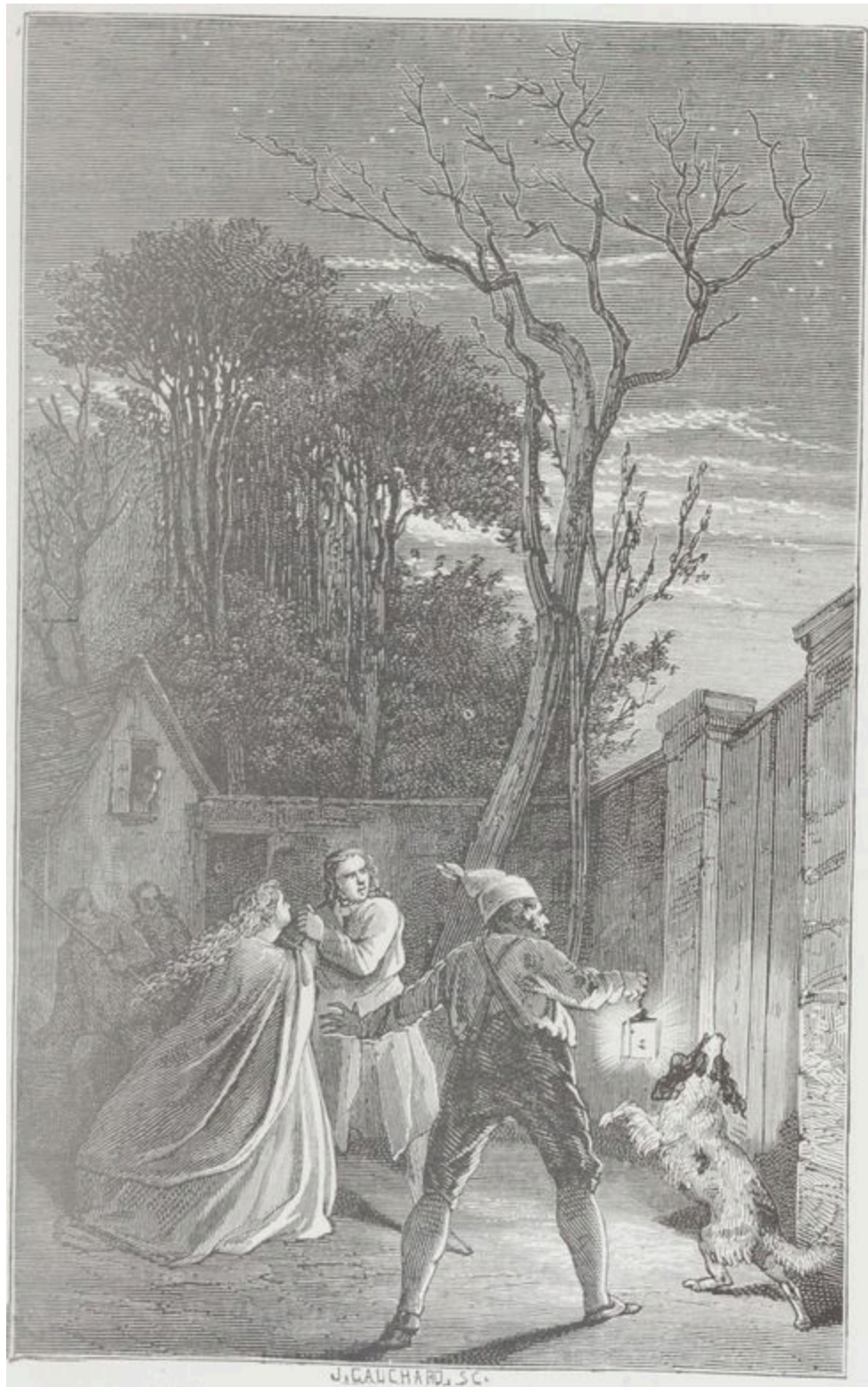
Plusieurs étaient complètement ivres. (P. 57.)



Tout le monde dans la maison alla tranquillement se coucher sans faire attention à mon inquiétude ; quant à moi, rien n'eût pu me décider à fermer les yeux : j'étais sûr qu'un danger nous menaçait, et il était de mon devoir de fidèle gardien de me préparer à y faire face. Je fis plusieurs fois le tour de la cour avec précaution, puis je vins m'asseoir dans mon chenil, la tête

en dehors, les oreilles tendues, écoutant attentivement et retenant ma respiration, dans la crainte de perdre le moindre son. Peu à peu la foule joyeuse qui passait et repassait se réduisit à un piéton de temps à autre, le bourdonnement des voix cessa graduellement de se faire entendre ; enfin tout devint si calme que la campagne elle-même semblait comme endormie. Je continuai à veiller avec une vigilance infatigable jusque fort avant dans la nuit. A la fin je crus entendre de l'autre côté du mur quelqu'un qui marchait avec infiniment de précaution et qui parlait tout bas. Je dressai mes oreilles, les pas approchaient et une main était déjà placée sur la porte de la cour. Je flairai : je ne m'étais pas trompé dans mes pressentiments, l'homme que j'attendais était bien là ; il pouvait y en avoir d'autres ; mais lui était bien là, j'en étais sûr. A l'instant même je répandis l'alarme et fis un bruit capable de réveiller le village tout entier. En un moment toute la maison fut sur pied. Mon maître arriva en robe de chambre, le vieux John s'empressa d'accourir une lanterne à la main et son bonnet de coton sur la tête. Lily, un châle sur les épaules, passa sa tête à la fenêtre, et, apercevant son père dans la cour, descendit aussitôt à son secours, comme si la chère petite créature eût pu être d'aucune aide contre des voleurs. Les domestiques s'étaient réunis dans un attirail étrange ; ils me faisaient l'effet d'une troupe d'animaux qui s'étaient fourrés par méprise dans les habits les uns des autres. Une chose bien certaine, c'est que les bonnes n'avaient pas perdu la voix, car elles criaient presque aussi fort que j'aboyais. Ce fut vraiment un glorieux moment pour moi. Plus on avait peur, plus il y avait de bruit et de confusion plus j'étais fier.

A l'instant même je répandis l'alarme (P. 60.)



Tout cela était mon ouvrage ; c'était moi qui les avais réveillés au milieu de la nuit ; leur confiance en moi était telle qu'au seul son de ma voix ils avaient tous quitté leurs lits et s'étaient rassemblés dans la cour en chemise de nuit. Quelle opinion avantageuse ils devaient avoir de mon esprit et de ma prudence, et combien je les appréciais moi-même ! Je sautais autour de Lily, j'allais et venais à droite et à gauche, jusqu'à ce qu'enfin je renversai le garçon d'écurie encore tout endormi. Je n'avais de ma vie éprouvé une pareille joie. Mon maître et John montrèrent un sang-froid admirable, ils examinèrent la porte et l'empreinte des pas à l'extérieur, et prononcèrent que certainement on avait essayé de s'introduire dans la maison, mais que les voleurs avaient eu peur et s'étaient enfuis en m'entendant aboyer.

« Ils l'ont échappé belle, monsieur, dit John, car s'ils étaient parvenus à entrer, le chien leur aurait sauté à la gorge.

— Capitaine s'est conduit admirablement, dit mon maître, et l'on ne peut plus dire maintenant qu'il ne soit bon à rien.

— Quel bonheur que personne n'ait été blessé ! ajouta Lily ; mais je suis bien aise qu'ils aient eu peur. Peut-être cela les guérira-t-il de l'envie de recommencer. »

VII

Je fus après cette aventure traité avec beaucoup de considération. Pendant la nuit je gardais la maison, et pendant le jour j'étais le compagnon constant de Lily, On nous permettait de faire de longues promenades ensemble, son père sachant bien qu'elle ne courait aucun danger lorsqu'elle était avec moi, et que je saurais la protéger en cas de besoin. J'appris à porter son panier ou son ombrelle, et à les garder fidèlement pendant qu'elle grimpait sur les berges ou allait cueillir des fleurs dans les buissons. J'étais excellent nageur aussi, et j'allais chercher au milieu du ruisseau les bâtons qu'elle y avait jetés. Nous étions parfaitement d'accord quand il s'agissait d'aller les repêcher, mais je ne pouvais comprendre pourquoi elle voulait avoir tous ces bâtons, puisque jamais elle ne les rapportait à la maison. Souvent je l'accompagnais au village, et je restais couché à la porte des chaumières pendant qu'elle visitait les gens qui y demeuraient. Les petits enfants s'assemblaient alors autour de moi : ils venaient me caresser, me tirer les oreilles, et lors même qu'ils s'y prenaient un peu trop fort, je les laissais faire sans me plaindre. J'étais bien récompensé au retour de Lily par les louanges qu'elle me donnait en m'appelant le meilleur, le plus doux des chiens. Quelquefois aussi elle s'établissait avec son livre ou son ouvrage sur la pelouse ; pendant ce temps-là je me couchai à ses pieds, ou je restais assis à côté d'elle me gardant de bouger, dans la crainte de la déranger. Aussi, pour me témoigner la satisfaction que lui donnait ma bonne conduite, elle interrompait souvent sa lecture et me caressait ou me laissait mettre ma patte de devant dans la sienne. Ce furent d'heureux jours que ceux-là, et s'ils n'ont pas duré, si cet état de douce tranquillité a été troublé, ce fut, faut-il le dire, par ma propre faute.

J'appris à porter son panier ou son ombrelle. (P. 66.)



J'allais chercher les bâtons. (P. 66.)



Je m'étais accoutumé peu à peu à l'idée que j'étais le seul favori de Lily et qu'aucun autre animal n'avait le droit de prétendre à son affection. Je ne songeai jamais à être jaloux des humains, avec lesquels je savais fort bien que je ne pouvais rivaliser ; mais un mot, un regard accordé à un animal inférieur à moi me paraissait un affront dont ma dignité exigeait que je tirasse vengeance.

VIII

Un jour, Lily arriva dans le jardin, portant dans ses bras un petit chat blanc. J'avais grande envie de l'avoir pour m'en amuser, et j'aurais aimé à le tourmenter. Comme Lily était très-bonne, je m'imaginai qu'elle l'avait apporté à mon intention ; je m'installai donc devant elle, le guettant, et tout prêt à le saisir dès qu'elle me le jetterait. Au bout d'un moment, je commençai à trouver qu'elle était bien cruelle de me tenir si longtemps en suspens. J'essayai de lui témoigner mon impatience de différentes manières, espérant toujours qu'elle finirait par s'en apercevoir. A ma grande surprise, non-seulement elle resta insensible à tous mes signes de mécontentement, mais elle s'avisa de me réprimander en disant :

Un jour, Lily arriva dans le jardin, portant dans ses bras un petit chat blanc. (P. 70.)



« Fi donc, Capitaine, vous vous conduisez fort mal en ce moment ; pourquoi vouloir faire du mal à ce petit chat ? Éloignez-vous..... »

Si jamais dans ma vie je me sentis offensé, ce fut alors ; faisant un tour sur moi-même et secouant mes oreilles, j'allai me coucher de façon à tourner le dos à Lily et à son vilain petit chat, et refusai positivement de regarder de son côté, lorsqu'elle me parla. Ceci fut le commencement d'une époque de ma vie sur laquelle je reviens toujours avec un sentiment de honte et de regret. Je continuai à bouder obstinément, et Lily elle-même ne put parvenir à me dérider. Si elle venait me voir toute seule, ou accompagnée par des êtres humains, ma physionomie était toute rayonnante ; mais arrivait-elle par malheur avec le petit chat dans ses bras, mon humeur était des plus disgracieuses. Personne ne peut s'imaginer à quel point je détestais ce vilain animal. Je trouvais que son existence était une calamité pour l'univers entier. En y réfléchissant bien maintenant après un si long laps de temps, je suis forcé d'avouer que je n'avais aucune raison d'être jaloux. Lily n'avait point diminué ses caresses, au contraire, et de plus, elle me donnait des preuves de son amitié et de son estime bien supérieures à celles qu'elle accordait au petit chat. Elle me comblait de cajoleries, me présentait elle-même ma nourriture, m'emmenait dans ses promenades ; en un mot, agissait comme d'habitude avec moi. Aussitôt qu'elle s'aperçut de mon aversion pour son nouveau favori, elle renonça à l'amener et eut soin de le tenir à l'écart, afin que je ne le visse point. Mais, en dépit de toute la peine qu'elle prenait, je le voyais néanmoins. Il trouvait toujours le moyen de s'offrir à ma vue ; tantôt je l'apercevais sur le toit de la maison, tantôt il sautait sur la saillie d'une croisée, puis il se perchait sur une palissade, ou bien encore grimpait aux piliers de la véranda ; toujours propre, blanc et gentil, avec un petit ruban bleu que Lily, comme pour me narguer, lui avait attaché autour du cou. Même quand je ne le voyais pas, je l'entendais miauler, et quand je ne l'entendais pas, il ne me sortait pas de la tête.

J'étais malheureux. Certes, je n'avais pas le droit de m'attendre à ce que Lily n'aimât que moi, et je n'aurais pas dû me plaindre, car tout ce que la vie peut avoir de bon et d'agréable m'était accordé. Un sujet réel de plainte eût été pour moi presque une consolation. J'étais déterminé à bouder, et j'aurais été bien aise d'avoir une raison plausible pour le faire. Mais non, les gens persistaient à être bons pour moi. J'avais beau être de mauvaise humeur, personne n'y prenait garde ; et toutes les fois qu'il me plaisait de

redevenir aimable, mes amis étaient toujours disposés à être gracieux et affectueux pour moi.

Tantôt il sautait sur la saillie d'une croisée. (P. 75.)



Ma bouderie ne me rendait certainement pas heureux, et cependant je ne faisais aucun effort pour devenir d'une humeur plus égale. J'entendis une fois mon maître dire en faisant allusion à quelqu'un de sa connaissance, que les gens d'un mauvais caractère en souffraient encore plus qu'ils n'en faisaient souffrir les autres ; d'où je conclus que bouder ne valait pas mieux pour les hommes que pour les chiens. Ah ! ce fut un temps bien malheureux que celui-là. Je continuai à m'appesantir sur mes griefs imaginaires, sans me douter que bientôt ils seraient remplacés par des peines réelles. Je n'avais pas su apprécier mon bonheur, ni profiter des jouissances de toute espèce dont ma vie était entourée, et le moment allait arriver où je soupirerais en vain après le bonheur que j'avais rejeté.

Une chose cependant que j'avais vivement désirée arriva. Je pensais un jour que si je ne pouvais plus voir Lily caresser ce petit chat, mon bonheur serait complet. Mes désirs furent satisfaits sur ce point ; mais à dater de ce moment, mes chagrins réels commencèrent.

IX

Il y avait beaucoup d'allées et venues dans la maison. Tout semblait en confusion, et chacun paraissait affairé. On montait, on descendait des meubles, des malles. Le cabinet de mon maître était rempli de grandes caisses, et lui et Lily, au lieu de lire dans leurs livres, passaient tout leur temps à les cacher dans ces caisses. Puis arriva mon ami John, qui se mit à les couvrir d'une toile et la cloua soigneusement dessus. Lorsqu'il eut fini. d'arranger la première, je m'y élançai et m'y établis, suivant tous ses mouvements pendant qu'il clouait la toile sur les autres, agitant ma queue et clignant des yeux à chaque coup de marteau, un peu surpris de tout ce qui se passait autour de moi mais néanmoins fort enchanté de tout ce bruit.

« Ah ! mon pauvre chien, dit John, je voudrais bien savoir comment vous prendrez tout cela. »

Prendre quoi ? pensai-je ; et je me mis à chercher ce que cela pouvait vouloir dire.

Un jour, John et un autre homme sortirent avec les chevaux ; ils en montaient chacun un et en conduisaient un autre par la bride. Pensant qu'ils allaient les promener, je suivis, comme cela m'arrivait souvent ; mais quand nous arrivâmes au bout du village, John m'ordonna de retourner à la maison et ajouta :



« Adieu, Capitaine, ne nous oubliez pas, mon bon chien. »

Obéissant à son ordre, je retournai sur mes pas, fort intrigué, car c'était la première fois qu'il m'arrivait d'être renvoyé par John.

Quand je me trouvai en face de la maison, je vis devant la porte un chariot rempli de caisses et de bagages, et perché par-dessus un vilain chien de garde qui aboyait comme s'il s'était cru le maître de tout cela. Je n'aurais pas mieux demandé que de faire poliment connaissance avec lui, mais il eut l'audace d'aboyer après moi, qui étais dans mes domaines. Je pensai qu'il ne valait pas la peine qu'on s'en occupât, et il m'eût d'ailleurs été difficile de parvenir jusqu'à lui ; je me mis donc à grogner avec fureur, et son maître, qui était occupé à charger le chariot, m'ordonna de m'en aller au plus vite.

Ainsi repoussé de tous côtés, je me réfugiai dans la cour et m'étendis en rond sur la paille de mon chenil ; là, du moins, personne ne pouvait m'insulter. J'y restai jusqu'à ce qu'enfin j'entendis de loin la douce voix de Lily appelant : « Capitaine ! Capitaine ! »

Je m'élançai à ce son et j'aperçus bientôt ma jolie maîtresse habillée comme pour la promenade, et tenant à la main le panier que j'avais si souvent porté. Mais elle ne m'invita pas à l'accompagner.

« Pauvre Capitaine, dit-elle, je viens vous dire adieu. Nous vous manquerons beaucoup, je le crains, mais j'espère qu'on fera en sorte que vous ne vous aperceviez pas trop de notre absence, et qu'on aura bien soin de vous. Adieu, mon' bon et excellent chien ! »

J'entendis du côté de la grille la voix de mon maître appelant et disant « Allons, Lily, dépêchez-vous ; » et Lily et moi courûmes à lui. Il était debout à côté de la voiture, dont la portière était ouverte et le marchepied baissé. Le jardinier et sa femme étaient là ; lui le chapeau à la main, et elle essuyant ses yeux avec le coin de son tablier. Lily sauta légèrement dans la voiture, son père monta après elle, le jardinier et sa femme leur souhaitèrent un heureux voyage et un prompt retour, puis on ferma la portière et ils se mirent en route. Lily resta la tête en dehors, nous faisant signe de la main aussi longtemps qu'elle put nous apercevoir.

X

Il ne me vint pas d'abord dans l'idée qu'ils ne reviendraient plus, bien que j'entendisse dire au jardinier que c'était pour tout de bon. Comme souvent ils s'en allaient pour toute la journée et revenaient le soir, je m'imaginai qu'ils allaient arriver d'un moment à l'autre, et je courus aussitôt à la grille pour les voir plus tôt. Mais pas d'apparence de voiture, pas de bruit de chevaux dans le lointain, tout était calme et silencieux. J'attendis vainement jusqu'à ce qu'enfin le jardinier vint fermer la grille à clef et me renvoya dans la cour, où mon devoir était de veiller à la garde de la maison.

Lily sauta légèrement dans la voiture. (P. 83.)



Le lendemain matin, il régnait partout un silence et une tranquillité auxquels je n'étais point accoutumé. Mon maître ne vint pas comme de

coutume faire sa promenade matinale. Lily n'alla pas cueillir des fleurs comme elle en avait l'habitude avant le déjeuner. John n'était pas là pour m'ouvrir la porte de l'écurie, afin que je pusse aboyer mon bonjour aux chevaux ; le râtelier et l'auge étaient vides, et un petit garçon balayait. Pas de voiture ; la remise était remplie de vieilleries et les volets du grenier fermés. Pas de domestiques allant et venant. J'éprouvai cependant une certaine joie en pensant que la femme de chambre de Lily était partie, car elle avait l'habitude de me parler d'une manière fort peu aimable, si elle me trouvait sur son chemin lorsque je courais à la rencontre de Lily. Jamais nous n'avions été bien ensemble, depuis un certain jour où j'avais eu le malheur de me secouer près d'elle au moment où je sortais de l'eau. Il est vrai, je l'avoue, que je l'aspergeai d'eau et de boue ; mais j'ignorais que l'eau put gâter ses vêtements, puisque jamais les miens, quelque mouillés qu'ils fussent, n'en avaient souffert ; et d'ailleurs, ce n'était pas une raison pour m'en vouloir à jamais ; je lui aurais certainement pardonné depuis longtemps, s'il lui était arrivé de m'en faire autant. Mais elle, toutes les fois qu'elle me voyait, ne perdait pas l'occasion de me dire quelque chose de désagréable, comme par exemple « Allez-vous-en ; ne m'approchez pas, vilaine bête. Je ne comprends pas ce que miss Lily peut trouver à aimer dans cet animal. »

Je me secouai auprès d'elle en sortant de l'eau. (P. 90.)



J'évitais donc autant que possible de la rencontrer, et maintenant, au milieu de mes peines, j'éprouvais une sorte de consolation à penser que je n'avais plus à redouter de la trouver sur mon passage. Ce premier jour passé sans voir Lily me parut bien triste. L'heure de mon déjeuner arriva ; la femme du jardinier m'appela pour me le donner et le posa près de la porte de la cuisine. C'était une excellente femme, il n'y avait pas de danger qu'elle oubliât la recommandation que lui avait faite Lily de prendre bien soin de moi. Je lui exprimai ma reconnaissance, en remuant ma queue, et levai la tête pour lui adresser un regard qui pût lui témoigner combien j'étais content ; mais elle était déjà bien loin. Elle avait rempli son devoir en

me donnant ce qui m'était nécessaire, et elle ne s'embarrassait guère de ce que je pouvais éprouver. Combien je sentis alors l'absence de ma chère petite maîtresse, et combien je regrettai son gracieux bonjour !

Après le déjeuner, j'allai pour faire une petite expédition dans le parterre, pensant que peut-être je trouverais là quelque trace de Lily, car c'était sa promenade favorite. La porte était fermée, mais j'entendis un bruit de pas et me mis à gratter pour qu'on me laissât entrer. Je grattai et pleurai pendant quelques instants : Lily ne m'aurait pas fait attendre ainsi. A la fin, le jardinier (car c'était lui), regardant par-dessus la porte, dit :

« Ah ! c'est vous ! je m'en doutais ; vous ferez mieux d'aller vous amuser ailleurs, car maintenant vous ne viendrez plus marcher sur mes plates-bandes. »

Il me disait cela sans humeur, et je l'avais souvent entendu dire à Lily elle-même qu'il vaudrait mieux qu'elle ne m'amènât plus dans le parterre ; je n'avais donc aucune raison de me plaindre de ce qu'il faisait maintenant : mais ceci me prouvait combien ma position était changée, et je m'éloignai fort triste et la queue entre les jambes. Mon projet était d'aller dans le bateau m'abandonner à mes réflexions, mais j'eus là encore un désappointement. Le hangar où on le mettait était fermé ; il ne me restait plus d'autre ressource que de sauter dans l'eau et de nager vers une petite île où Lily avait un bosquet favori. Je me réfugiai dans ce lieu si rempli de son souvenir. C'était là que par les beaux jours d'été elle allait se reposer au milieu des jasmins et des chèvrefeuilles. Je ne saurais dire si j'y fus conduit par l'espérance de l'y trouver ou par le désir d'y pleurer son absence mais bien certainement j'y allai pour penser à elle. Hélas ! c'est tout ce que je pus faire. Elle n'y était pas. Un de ses livres avait été oublié là par mégarde, et l'apercevant par terre, je me couchai et posai mes pattes dessus pour le garder, comme je l'avais fait si souvent. Je m'endormis dans cette attitude et y demeurai jusqu'à ce qu'enfin je me réveillai en rêvant de mon dîner. Ce rêve au moins pouvait se réaliser.



Je me levai donc, me secouai et m'étendis en bâillant, me sentant plus dispos que je ne l'avais été de toute la journée. En ôtant mes pattes de dessus le livre de Lily, l'idée me vint que je ferais bien de le lui rapporter à la maison ; et mon espérance de la retrouver se ranima de nouveau.

Rien ne me paraissait plus probable que de la voir rentrer pour dîner : c'était ce que faisait tout le monde, ce que j'allais faire moi-même. Je traversai l'eau à la nage, portant le livre entre mes dents. Je ne prétends pas dire qu'il arriva à sa destination parfaitement sec, mais enfin je le rapportai

et le posai devant le jardinier et sa femme, qui étaient les seules personnes que j'aperçusse.

« Ah ! voilà ce que j'appelle du discernement ; il faut que j'en convienne, dit le jardinier. Cet animal a trouvé le livre de mademoiselle et l'a rapporté. Comme miss. Lily serait contente, si elle savait cela !

— Elle a toujours eu un faible pour la pauvre bête, répondit sa femme, et à cause d'elle il ne sera pas négligé. Tenez, Capitaine, voilà votre dîner.

— Donnez-lui cet os, dit le jardinier, c'est ce qu'il aime. »

On me jeta donc un os délicieux, et pour un moment le plaisir de le tourner et le retourner, de le sucer, de le ronger en grognant, me fit oublier toutes mes peines. Pourvu que j'eusse un os, j'étais toujours content de mon dîner, et cela me semblait un manger si délicat que je ne pouvais comprendre qu'on désirât autre chose. Il est cependant heureux que les goûts soient différents dans ce monde, et la préférence assez étrange, selon moi, que les hommes donnent à d'autres mets est une circonstance fort avantageuse pour nous autres chiens. Nous demeurons ainsi tranquilles possesseurs de ces os dont nous sommes si friands. Néanmoins, le plaisir n'est pas éternel, et parmi les races nobles des animaux, la gourmandise ne passe pas avant la pensée et ne la domine pas. J'ai ouï dire que les humains ne sont pas toujours aussi sages, et qu'il en est quelquefois qui s'oublient au point de se rapprocher de cette race ignoble que l'on ne peut regarder sans dégoût à cause de sa gloutonnerie ; quant à moi, je ne voudrais pour rien au monde m'abaisser de la sorte. Lors donc que j'eus fini de ronger mon os, je me mis à méditer et à réfléchir de nouveau.

XI

Ma vie devenait tous les jours plus triste. A l'heure du dîner j'avais des os, mais ils eurent bientôt perdu leur charme. Le jardinier s'aperçut que je laissais ma nourriture sans y toucher, et sa femme commença à craindre que je ne mourusse de chagrin. Toute la journée j'errais et cherchais Lily, et quand le soir venait, je me retirais dans mon chenil avec la triste conviction qu'elle était plus loin de moi que jamais. Un jour, le jardinier m'invita à visiter le parterre, dans l'espérance que cela me distrairait. J'explorai toutes les allées sablées, évitant avec soin de marcher sur les bordures ; mais je n'y trouvai aucune trace de Lily, et jamais je ne voulus y retourner depuis ce jour-là.

Une autre fois, je me mis dans la tête de chercher par toute la maison et de la parcourir du haut en bas. On m'ouvrit les portes. Il n'y avait plus de salon dont l'entrée me fût interdite maintenant ; je rôdai çà et là comme il me plut. Si les portes étaient fermées, j'y grattais tant que je voulais ; personne n'était là pour me répondre. Si elles étaient ouvertes, je tournais tout autour de la chambre en frottant la boiserie avec ma queue. Il n'y avait plus de porcelaines que je courusse le danger de renverser et de casser ; j'étais donc libre d'aller et de venir selon mon bon plaisir. Il m'était arrivé souvent de désirer qu'il me fût permis d'entrer dans ces pièces ; maintenant j'aurais donné tout au monde pour rencontrer une main amie qui m'en fermât les portes. En passant devant une grande glace je fus frappé de mon changement, je n'étais plus reconnaissable. Le chagrin avait tellement altéré mes traits, j'étais si maigre, si défait, que je ne pouvais m'empêcher de regarder avec tristesse ce grand spectre qui de son côté me contemplait, et nous nous mêmes à hurler tous deux. Me couchant alors devant ce miroir qui avait autrefois réfléchi tant d'images agréables et qui maintenant ne réfléchissait plus que la mienne, je tournai mes pensées vers le passé et m'y abandonnai entièrement. Une espèce de somnolence s'empara de tout mon être ; mes yeux s'ouvraient et se fermaient ; il semblait que tous les événements de ma vie passassent devant moi dans un rêve. Les personnes que j'avais connues m'apparaissaient comme des ombres, et je semblais

moi-même une autre ombre qui s'agitait au milieu d'elles, mais une ombre dont j'avais appris à observer la conduite.



Je me vis alors tel que les autres me voyaient, chose aussi rare pour les hommes que pour les animaux, et je passai en revue les différentes positions où je m'étais trouvé pendant ma vie. D'abord m'apparut un petit chien nouvellement né auquel personne ne prenait garde ; puis un grand chien d'une beauté remarquable, bien élevé et certainement très-heureux, ensuite un chien bien dressé, utile, doux, patient et obéissant, quelquefois maladroit et étourdi, mais on pouvait bien pardonner cela à un animal qui du reste était brave, honnête et fidèle ; enfin je vis un chien jaloux, et je ne pus m'empêcher de frémir en me rappelant ma conduite à cette époque. Comme elle me parut déraisonnable, sotté et maussade ! Je m'aperçus clairement que ce que j'avais pris pour de la dignité et de l'affection blessées n'était que de l'orgueil et de l'envie, que je n'avais aucune raison véritable de me plaindre, mais que mes amis auraient pu avec justice me reprocher mon mauvais caractère, et que tandis que je m'imaginais attacher une grande valeur à l'amitié de Lily, je courais le risque de la perdre entièrement. Heureusement cette épreuve m'avait été épargnée. Ou ma jeune maîtresse avait été indulgente et avait excusé mes fautes, ou bien elle ne les avait pas vues, aussi nous étions-nous séparés les meilleurs amis du monde.

Maintenant que j'étais de sang-froid, je voyais les choses telles qu'elles étaient, et je m'en voulais vraiment d'avoir pu croire un seul instant que je serais heureux si je ne voyais plus Lily caresser ce petit chat et s'occuper de lui. Joli bonheur vraiment ! Je n'avais plus à craindre cette vue, et j'étais

cependant bien malheureux ! J'aurais supporté tous les chats et petits chats arrivant de Saint-Ives ; j'aurais essayé d'arranger les différends entre les chats de Kilkenny qui se mangèrent les uns les autres, ne laissant absolument que le petit bout de leurs queues ; rien ne m'eût coûté pour revoir Lily : j'aurais passé par tout ce qu'on aurait voulu, j'eusse même consenti à ce qu'elle caressât tous les chats du Catland. Mais il était trop tard, mes regrets étaient inutiles, et la seule ressource que j'eusse, à ce qu'il me semblait, était de passer le reste de mes jours à méditer sur mes chagrins et sur mes fautes. Mais avant de m'arrêter à cette résolution, je jetai un coup d'œil dans la glace et j'y aperçus mon ombre, l'ombre d'un chien ennuyé, ne faisant rien pour réparer ses torts passés, n'essayant pas de se mieux conduire, complètement inutile, boudeur et désagréable, enfin plus sot que jamais.

« Oui, pensai-je en me relevant et me secouant fort bien, il faut que la triste expérience que je viens de faire me soit profitable ; le passé ne m'appartient plus, mais je veux me conduire à l'avenir d'une manière toute différente. »

Et me couchant de nouveau, je me mis à former mille projets. Les événements à venir ne jetaient aucune ombre par avance, ni dans la glace ni dans mes rêves. J'ignorais totalement ce que je pourrais, voudrais ou devrais faire. Je n'avais pas su profiter du passé, l'avenir n'était point en mon pouvoir : que me restait-il donc ? Peut-être l'occasion de me bien conduire ne se présenterait plus pour moi. Je retombais dans la tristesse, lorsque je fus tiré de ma rêverie par un son qui, autrefois, m'avait été odieux.

XII

Je me levai sur mes pattes de devant et me mis à écouter. Je ne m'étais pas trompé ; j'entendis de nouveau le même son : c'était un petit miaulement timide qui se perdait au loin et qui semblait provenir de l'ombre d'un chat. Quelque faible qu'il fût, je le reconnus, il me ramena à la réalité, et la conduite que je devais tenir s'offrit immédiatement à mon esprit.

Le présent m'appartenait, le passé devait me servir d'avertissement, et il m'était permis d'espérer dans l'avenir ; mais pour le moment il me fallait agir. Je n'avais qu'à saisir les occasions, elles ne me manqueraient pas. Il s'en offrait une là : au lieu de tourmenter cette pauvre chatte qui maintenant était en mon pouvoir, je me dis que je supporterais avec magnanimité son existence ; je ferais même plus, je lui donnerais à entendre qu'à l'avenir elle n'avait plus rien à redouter de moi ; et pour mettre à exécution cette bonne résolution, je me mis à la recherche de Minette.

Je l'aperçus bientôt, perchée tout en haut d'une bibliothèque et n'osant pas en descendre, tant elle avait peur de moi. Elle était fort changée, cependant moins que je ne l'étais moi-même. Elle avait l'air délaissée et triste, mais non pas farouche et négligée. On reconnaissait toujours le soin qu'elle prenait de sa toilette, la netteté et la propreté qui régnaient sur elle au sein de sa prospérité ; elle était toujours bien tenue, même dans le malheur. Le ruban bleu qu'elle avait autour du cou était certainement fané ; mais, quant au reste, elle était aussi nette, aussi blanche, aussi bien lissée que Lily elle-même. Il était facile de voir qu'elle avait exactement léché son poil tous les jours, au lieu d'aller se traîner dans les endroits où elle pouvait se salir.

Elle était perchée en haut d'une bibliothèque. (P. 109.)



Elle et Lily avaient toujours eu un grand point de ressemblance pour la propreté. Je me rappelle qu'une fois je m'étais imaginé que Lily aussi se léchait afin d'avoir l'air propre ; mais en examinant la chose de plus près, j'eus occasion de voir qu'elle atteignait le même but en se plongeant dans l'eau froide comme je le faisais.

Mais revenons à la pauvre petite chatte. Elle était là vis-à-vis de moi ; tous ses traits exprimaient la plus grande terreur : la queue arquée, faisant le gros dos et essayant de prendre une attitude menaçante qu'elle croyait bien ne pouvoir lui être d'aucune utilité. A mesure que j'approchais d'elle, ses miaulements devenaient plus forts. Même quand j'aurais voulu lui faire du mal, je n'aurais pu y parvenir, car elle était hors de ma portée, au haut de cette bibliothèque ; mais elle l'ignorait. Son inexpérience lui faisait croire que je pouvais m'élancer partout comme elle, et à chaque instant elle

s'attendait à me voir me percher sur la corniche en chêne sculpté, la saisir elle-même dans ma gueule, sauter par terre, et l'écraser comme elle aurait pu écraser une souris. Elle se mit à aller et venir sur la bibliothèque, miaulant à chaque tour de la manière la plus piteuse. Je compris son langage ; il voulait dire :

« Oh ! que vais-je faire ? Miaou ! miaou ! Je vous en prie, monseigneur, ayez pitié d'une pauvre petite chatte ! Miaou ! miaou ! miaou ! miaou ! Si vous me permettez de fuir cette fois-ci, je vous promets que de ma vie je ne reparaitrai devant Votre Seigneurie. Miaou ! miaou ! miaou ! miaou ! Hélas ! je n'avais pas la moindre intention de déranger Votre Altesse ; je croyais que Votre Majesté était dans l'écurie. Je voudrais être moi-même dans le charbonnier. Oh ! je vous en prie ! Oh ! miaou ! »

Elle continua ainsi pendant longtemps, et sa frayeur était trop grande pour qu'elle pût observer que ma physionomie et mes manières avaient pris un air de condescendance qui devait la rassurer.

Je m'assis devant la bibliothèque, et, penchant ma tête de côté, je la regardai avec une expression de bienveillance qui, me semblait-il, devait rassurer l'être le plus craintif. Cela réussit on ne peut mieux. Elle s'arrêta et fixa ses yeux jaunes sur les miens. Je la regardai aussi et remuai la queue. Elle baissa la sienne, qu'elle avait tenue en l'air comme celle d'un paon, et la réduisit à sa dimension ordinaire. Après nous être bien regardés en face, nous commençâmes à nous comprendre, et les miaulements de Minette prirent un son tout différent et beaucoup plus de mon goût.

Quoique chaque race d'animaux ait un dialecte particulier, et qu'il existe une telle différence entre ces dialectes qu'ils paraissent aux hommes des langages bien distincts, tels que l'abolement du chien, le miaulement du chat, le beuglement du taureau, cependant toutes ces races ont en commun une manière de se comprendre les unes les autres. La raison de ceci est que le langage universel est celui du sentiment, qui appartient à tous également, et qui peut se communiquer par les sons les plus faiblement articulés. Les gémissements, les murmures, les soupirs, les plaintes, les hurlements, les rugissements, suffisent pour exprimer nos sentiments ; quant à nos pensées, si nous en avons, il nous faut les garder pour nous, car elles ne peuvent être rendues intelligibles par de simples sons, mais par la parole, et la parole appartient à l'homme seul. Je suppose que c'est la faculté de penser et celle de parler qui font de lui notre maître ; sans elles, je n'ai pas la certitude qu'il nous dominerait, car souvent nous sommes les plus forts. Un homme

peut toujours savoir ce qu'il veut faire et quelle est sa raison pour agir comme il le fait : il peut le dire aux autres, leur demander leur avis ; et cela lui donne un immense avantage sur nous, qui ne pouvons agir que d'après la nécessité du moment, sans savoir si nous avons raison ou tort.

Tout ce que Minette et moi voulions exprimer en ce moment était un sentiment de bienveillance mutuelle, toujours facile à témoigner, même sans le secours de la parole. Des miaulements sur différents tons de sa part eurent pour réponse de la mienne de petits aboiements pleins de bonne humeur : elle cessa de miauler et commença à filer. Enchanté de mon succès, je me couchai en étendant mes pattes de devant dans toute leur longueur, et je me mis à balayer le plancher avec ma queue. Ensuite je bâillai, et, posant ma tête sur mes pattes, je me mis à suivre tranquillement tous les mouvements de ma petite protégée, espérant l'attirer et lui faire quitter sa forteresse.

Cette attitude pacifique la décida. D'abord elle posa doucement une petite patte blanche, puis une autre, sur un des ornements en saillie de la bibliothèque ; son premier pas fut sur le lion, son second sur la licorne, et sans se faire le moindre mal, ni endommager le moins du monde les sculptures en bois dont elle s'était fait un escalier, elle se trouva en bas saine et sauve et à ma portée. Elle miaula alors de nouveau, mais ce fut la dernière fois qu'elle montra de la défiance et de la crainte. Je l'eus bientôt rassurée, et il s'établit à l'instant même entre nous une confiance et une intimité qui se sont bien rarement vues entre nos races si antipathiques.

Nous eûmes alors à notre manière une longue conversation, où nous acquîmes une assez juste connaissance de nos dispositions réciproques ; et quand, au bout d'un moment, nous descendîmes l'escalier, la plus parfaite amitié régnait entre nous. Je descendais gravement chaque marche et regardais avec un air de bienveillance les gambades de la petite Minette, qui, maintenant d'une gaieté folle, grimpait sur la rampe, s'y tenait suspendue par ses griffes, la lâchait, puis la rattrapait adroitement au moment où il semblait qu'elle allait tomber tout de son long dans le vestibule. Quelques instants plus tôt toutes ces évolutions de Minette m'auraient paru une perte blâmable et de temps et de forces ; mais maintenant que je comprenais que cela lui faisait du bien et la rendait heureuse, je la regardais faire d'un air d'approbation.

Je n'oublierai jamais l'étonnement que manifesta la femme du jardinier, lorsqu'elle nous vit entrer dans la cuisine, Minette et moi, marchant

tranquillement l'un à côté de l'autre. Elle jeta un tel cri, qu'on aurait dit qu'elle apercevait deux bêtes sauvages.

« Oh ! s'écria-t-elle, voilà la pauvre petite Minette au pouvoir de Capitaine ! Il la tuera. Que vais-je faire ? »

Elle saisit un balai et se plaça entre nous, s'apprêtant à me battre si je m'avisais d'attaquer la chatte. Mais je commençai à remuer la queue, et Minette sauta sur le manche du balai.

« A-t-on jamais rien vu de semblable ? » s'écria-t-elle en laissant échapper le balai de ses mains et les élevant vers le ciel !

Elle posa par terre une soucoupe remplie de lait ; je m'assis et laissai la chatte le boire tranquillement. Minette fut un peu surprise de ce procédé de ma part ; elle hésita avant de commencer, ne sachant pas trop ce qu'elle devait faire ; et vraiment je ne pouvais pas m'attendre à ce qu'elle comprît l'étiquette dans une circonstance si inaccoutumée ; mais elle avait beaucoup de tact, et s'aperçut bientôt que je désirais qu'elle bût tout tranquillement. Elle commença donc à laper ; mais lorsqu'elle avait pris deux ou trois gorgées elle se tournait de mon côté, et cherchait à s'assurer de mon approbation. Voyant qu'elle l'avait, elle finit son repas avec un air de grande satisfaction, puis nous nous couchâmes tous deux devant le feu de la cuisine, comme si nous avions été liés toute notre vie.

Elle hésita avant de commencer. (P. 120.)



« A-t-on jamais rien vu de semblable ? » s'écria de nouveau la femme du jardinier.

C'était sa phrase favorite, et elle en faisait usage à chaque instant. Sans m'embarrasser de son étonnement, je m'endormis du plus profond sommeil. Plus tard vint le dîner ; ce fut un repas bien agréable. Au lieu de me jeter sur la chatte pour la punir de ce qu'elle osait manger, je fus au contraire enchanté d'avoir une compagne. Ma soupe avait été comme de coutume placée dans la cour, celle de Minette dans un coin de la cuisine ; mais d'un accord mutuel nous prîmes chacun nos os et les posâmes par terre, afin de manger ensemble. La femme du jardinier s'aperçut de ce que nous avions fait ; elle porta nos assiettes dehors, et les plaça l'une à côté de l'autre ; nous achevâmes donc notre repas de la manière la plus amicale.

XIII

Les temps étaient bien changés maintenant ; mais il est inutile que je raconte avec détail tout ce qui se passait chaque jour ; je me bornerai à dire que la bonne intelligence qui régnait entre Minette et moi alla toujours en augmentant, et que la plus vive amitié en fut le résultat. Quelque peu d'affinité qu'il y eût entre nos deux races, mon affection pour elle était plus réelle que celle que j'avais jamais sentie pour ceux de mon espèce ; et bien que nos habitudes fussent naturellement tout à fait opposées, nous apprîmes à comprendre nos petites singularités réciproques, et même à trouver du plaisir à nous les passer mutuellement.

J'avoue que nous n'y parvînmes pas tout de suite. D'abord je fus quelquefois contrarié des inconséquences de Minette. Elle avait des habitudes si recherchées, que la moindre petite tache sur son poil blanc la rendait malheureuse ; elle était si délicate, qu'elle ne pouvait supporter de mouiller ses pattes ; si modeste, qu'elle ne voulait pas qu'on la regardât pendant qu'elle mangeait ; et néanmoins elle allait se fourrer dans les trous les plus sales pour y chercher une souris, et quand elle l'avait attrapée, elle la croquait avec un plaisir tout à fait dégoûtant pour un chien de chasse bien élevé comme je l'étais.

Je fis tout ce que je pus pour lui inculquer les sentiments et les habitudes de ma race, bien plus noble que la sienne ; mais je vis bientôt que je ne devais pas espérer d'y parvenir. Quand je l'emmenais promener avec moi, et que j'essayais de lui faire comprendre le plaisir qu'il y avait à nager dans l'étang, le bien que cela faisait à la santé, elle m'écoutait avec beaucoup de politesse ; mais en dépit de tous mes beaux raisonnements, dès que nous arrivions au bord de l'eau, et que je m'y plongeais, rien ne pouvait lui persuader d'en faire autant ; elle restait à me regarder, miaulant et frissonnant, n'osant pas même mouiller ses griffes. Si je lui reprochais son habitude de croquer des souris, elle répondait que c'était sa nourriture naturelle, et que cela convenait à son tempérament ; il en était ainsi chaque fois que je lui faisais des observations, elle avait toujours une réponse prête ; et ce qui était surtout impatientant pour une personne aussi peu habituée que moi à la contradiction, c'est qu'elle discutait souvent sur des

points où j'avais toujours supposé qu'il n'y avait qu'une seule et même opinion. Lorsque je lui disais qu'elle ferait mieux de tâcher de prendre les habitudes du chien, elle me répondait qu'elle n'était nullement convaincue que ma race fût plus noble que la sienne, que le lion était son chef, et qu'elle me défiait de lui montrer un animal qui pût rivaliser avec lui. Ceci était d'autant plus contrariant que je n'avais rien à répondre ; et, sans me vanter, je trouve que je mérite quelques louanges pour m'être contenu dans cette circonstance, car j'avais fort envie de la bien secouer. Heureusement, je me rappelai que se quereller avec les gens parce qu'ils ont raison, ne leur donne pas tort, et que les secouer pourrait bien ne pas être le moyen de leur faire perdre leurs opinions. En conséquence, je gardai le silence, et je fis semblant d'être indulgent.

Elle restait il me regarder, miaulant et frissonnant. (P. 126)



Après tout, Minette avait reçu une éducation extrêmement convenable à son caractère et à sa position. Lily s'en était fait une petite compagne pour l'intérieur, comme elle avait fait de moi son compagnon pour ses promenades. Elle avait pris beaucoup de peine à cultiver et à développer ses dispositions naturelles. Ses manières étaient parfaites. Il était impossible d'être plus douce, plus gracieuse et plus polie que Minette. Toujours là, si

on avait besoin d'elle, mais jamais indiscrète ; prompte à voir, mais ne se mêlant pas des affaires des autres, active quand il s'agissait de son propre ouvrage, mais tranquille et se tenant sur la réserve si on ne s'adressait pas à elle ; son caractère était affectueux, ses habitudes très-rangées ; en un mot, tout en elle était féminin.

Elle avait aussi ses idées relativement à moi, et elle me les communiqua lorsque nous fûmes assez intimes pour qu'elle pût parler franchement. Il me sembla qu'elle ne m'admirait pas tout à fait autant que je le faisais moi-même ; mais peut-être avait-elle raison, qui sait ? J'ai entendu dire que, même parmi les hommes, ceux qui regardent, sont quelquefois les meilleurs juges. Elle rendait pleine justice à ma force et à mon courage ; elle admirait l'audace avec laquelle je m'élançais sur un ennemi, sans m'embarrasser ni de sa taille ni de sa position, au lieu de m'enfuir dans un coin et de lui cracher au nez. Elle admettait sans hésiter que ma manière d'agir était supérieure à la sienne ; mais elle me donnait à entendre que je ferais peut-être aussi bien de ne pas attaquer les autres chiens tant qu'ils ne m'auraient pas offensé ; elle me dit aussi qu'elle ne voyait pas pourquoi je supposerais de mauvaises intentions à tous les hommes qui venaient dans la maison, avant même qu'ils eussent donné lieu à mes soupçons. Bref, elle m'insinua qu'il était beau d'être brave, mais très-blâmable d'être querelleur.

Quant à mon extérieur, elle convenait que j'étais plus grand et plus beau qu'elle, et que mon poil rude et hérissé m'allait à merveille ; mais quand je me moquais de sa propreté prétentieuse, et lui disais qu'il y avait de l'affectation de sa part à ne pas laisser sa fourrure blanche devenir rude et sale comme la mienne, elle me rappelait que c'était cette netteté pour laquelle je professais tant de mépris qui lui avait valu l'entrée du salon de Lily, tandis que moi, malgré toutes mes bonnes qualités, je n'avais jamais eu la permission d'y venir.

Il m'avait toujours paru superbe d'aller et venir sans aucune précaution, heurtant tout ce qui se trouvait sur mon passage ; et si je renversais quelque chose, selon moi ce n'était jamais ma faute. Un jour, je fis tomber avec ma queue un plateau couvert de porcelaine ; et, quand on me gronda pour ce méfait, je me dis : « Je ne l'ai pas fait exprès ; pourquoi tout ce bruit ? » Cette excuse me paraissait sans réplique. Maintenant, il était clair pour moi que les mouvements doux et mesurés de Minette étaient plus agréables aux autres et certainement plus avantageux pour elle.

Pour en donner un exemple, je dirai que la femme du jardinier me mettait à la porte pendant qu'elle lavait la porcelaine, tandis qu'elle laissait sans crainte Minette grimper sur la table et même se promener au milieu des tasses et des soucoupes ; elle posait ses petites pattes si doucement, si gentiment ! Je l'ai vue mainte et mainte fois se promener sur le bord des planches du dressoir, sans même y déranger une assiette. Quel fut aussi mon étonnement, un jour, d'entendre la jardinière louer le talent de Minette pour attraper les souris, et d'apprendre qu'on la gardait dans la maison ; précisément à cause de ce talent !

Tous les jours nous nous comprenions mieux, et l'association qui s'était formée entre nous eut cela d'utile, qu'elle nous enseigna à nous juger réciproquement, et à juger tout en général d'une manière plus large.

Je finis par découvrir qu'il n'était pas nécessaire que tout le monde fût exactement de même ; que les chats et les chiens, et peut-être aussi les hommes et les femmes, chacun, en un mot, avait droit à un caractère particulier ; qu'il fallait que les gens fussent mutuellement accommodants, que tout le monde y mît un peu du sien, et que personne n'eût la prétention de dominer entièrement. Minette apprit pour son propre compte et m'enseigna que chacun a un genre de supériorité, et qu'il n'est personne de qui on ne puisse apprendre quelque chose, qu'on peut gagner beaucoup en imitant les bonnes qualités des autres, au lieu de s'occuper de leurs défauts et de s'en plaindre.

XIV

Le temps passait rapidement et de la manière la plus heureuse. Notre genre de vie était toujours à peu près le même ; Minette était devenue une grosse et belle chatte ; elle avait renoncé à tous ses petits tours qu'elle aimait tant, et on ne la voyait plus courir après sa queue, ni grimper sur la rampe de l'escalier ; elle en montait et descendait les marches aussi posément que moi. Nos relations, d'ailleurs, étaient restées les mêmes : j'étais le patron et le protecteur, elle était l'amie et la compagne ; nous partagions le même chenil et la même natte, et, d'ennemis que nous étions, nous étions devenus l'un pour l'autre la joie et le charme de la vie.

Un jour que nous étions étendus au soleil, les yeux à moitié fermés, Minette filant le plus agréablement du monde, j'entendis au loin le bruit d'une voiture. Supposant que c'était la charrette du boulanger, je me levai, me secouai et courus à la porte, comme je le faisais ordinairement pour le voir déposer le pain. Mais longtemps avant que le véhicule fût en vue, mon nez m'avait déjà dit que ce n'était pas ce que j'avais cru d'abord. Le bruit devenait de plus en plus distinct ; mon agitation n'eut plus de bornes ; d'anciens souvenirs se présentèrent à mon imagination sous les couleurs les plus vives ; je ne pouvais plus contenir mon impatience. Enfin la voiture s'arrêta à la porte. Mais quels furent mon étonnement et ma joie, lorsque j'aperçus sur le siège du cocher mon vieil ami John, et mon maître lui-même descendant de cette voiture ! Je me mis à sauter tout autour de la cour comme un véritable fou. Minette, assise tranquillement sur la fenêtre, regardait avec surprise mes évolutions. Quand elle comprit ce qui se passait, elle fut fort contente de voir notre maître, mais elle exprima son plaisir avec plus de modération que moi. Mon maître et John parurent heureux de revoir tout le monde et le témoignèrent de la manière la plus cordiale, mais ils semblaient très-occupés et passèrent le reste de la journée à parcourir la maison et à donner des ordres. Je ne les quittais pas plus que leur ombre : les revoir était un si grand bonheur pour moi ! Le jardinier et sa femme firent mille questions relatives à Lily ; je les aurais faites moi-même, si j'en avais eu la faculté ; j'écoutai les réponses de mon maître avec la plus grande attention, mais plusieurs d'entre elles m'embarrassèrent un peu. Il

dit qu'elle allait très-bien, qu'elle était fort heureuse, mais qu'elle lui manquait beaucoup.

Enfin la voiture s'arrêta à la porte. (P. 138.)



Je ne les quittais pas plus que leur ombre. (P. 138.)



« Je comprends cela, » pensai-je en le regardant d'un air de sympathie.

Je crois qu'il devina ce que je voulais dire, car il me caressa sur la tête et ajouta :

« Pauvre Capitaine, elle vous aimait beaucoup. »

Le jardinier et sa femme dirent qu'ils avaient été vraiment fiers en apprenant la nouvelle, car si quelqu'un était digne de miss Lily, c'était bien sir Rodolph, et mon maître répondit :

« Oui, c'est vrai, c'est vrai ; je ne dois pas regretter de la lui avoir accordée. »

Somme toute, je ne comprenais pas très-bien son histoire ; mais quand nous rapprochâmes, Minette et moi, tout ce que nous avions entendu dire par mon maître dans le jardin et par John dans la cuisine, nous en conclûmes que Lily était allée demeurer dans une maison à elle ; qu'elle y avait pour compagnon le frère aîné de Craven, ce jeune homme dont John

avait parlé avec tant d'éloges un jour ; que cet arrangement plaisait beaucoup à mon maître, bien qu'il le privât de la société de sa fille.

Minette et moi trouvions cela fort étrange, et nous y réfléchîmes beaucoup à notre manière. Minette avouait qu'elle ne comprenait pas qu'on pût quitter la maison où l'on était né. Ma manière de voir était plus large ; je pouvais très-bien imaginer qu'on pût être heureux partout, pourvu qu'on fût avec ceux qu'on aime ; s'en séparer volontairement me paraissait contre nature. Cependant, comme John avait dit de la manière la plus positive que le père de Lily était enchanté, nous décidâmes que les humains savaient mieux que nous supporter les changements, être heureux et se rendre utiles dans une foule de circonstances, car nous ne doutions pas que Lily ne fût heureuse et ne se rendît utile n'importe où elle se trouverait. Je ne pouvais pas plus me la représenter ne faisant rien et ayant un air de mauvaise humeur, que moi encourageant les voleurs, ou Minette négligeant ses souris.

XV

Le lendemain dans la journée, John ramena la voiture devant la porte et m'invita à faire une petite promenade avec lui. Très-flatté de son invitation, je grimpai sur le siège et m'assis à côté de lui, me tenant aussi tranquille que le mouvement de la voiture, fort peu de mon goût, me le permettait. Plusieurs fois je fus tenté de descendre du siège et de suivre en courant à côté de la voiture ; mais John me gronda et me retint ferme, me permettant seulement de temps en temps une petite course quand il y avait une montée.

Je n'avais pas oublié en partant d'aboyer mes adieux à Minette, car elle n'avait pas manqué de se trouver là au moment où nous nous mettions en route, bien qu'elle fût trop humble pour supposer qu'on pût l'inviter à être de la partie. J'étais persuadé que nous ne serions pas absents plus d'une ou deux heures, et que j'aurais le plaisir de lui raconter mes aventures de la matinée. Mais nous voyageâmes toute la journée, grimpant des collines, en descendant d'autres, traversant des villages et un pays que je n'avais jamais vus ; nous allions toujours, sans qu'il y eût aucune apparence de retour.

Je grimpai sur le siège et m'assis à côté de lui. (P. 145.)



A la fin nous nous arrêtâmes à une auberge où mon maître dîna ; j'allai à l'écurie avec John pour voir donner à manger aux chevaux, puis je le suivis à la cuisine, où il dîna aussi et ne m'oublia pas. Après le dîner nous nous remîmes en route. Je ne doutai pas que ce ne fût pour retourner à la maison ; mais pas du tout, nous continuâmes à voyager toute la journée et même après le coucher du soleil. L'obscurité devint si grande que je ne pouvais plus distinguer la campagne ; cependant rien n'annonçait qu'on pensât au retour. John arrêta la voiture, et après avoir allumé les lanternes, il fouetta ses chevaux ; nous partîmes de nouveau et traversâmes, toujours du même train, un pays qui m'était totalement inconnu.

Fatigué de voyager en sens contraire, comme il me semblait, et sans but, je me couchai en rond aux pieds de John et m'endormis du plus profond sommeil. Lorsque je m'éveillai, je me trouvai dans un endroit que je n'avais jamais vu. Nous traversions les rues d'une grande cité. Je m'assis et regardai de tous côtés, frappé d'étonnement à la vue d'un endroit si différent des villages où j'avais passé ma vie.

J'allai à l'écurie avec John pour voir donner à manger aux chevaux. (P. 147.)



« Ah ! dit John, votre ébahissement n'a rien de surprenant ; vous n'êtes pas le seul à qui Londres ait produit cet effet. »

Le bruit et la confusion qui régnaient partout me paraissaient merveilleux. Bien qu'il fût si tard que chacun eût dû être couché et endormi, un nombre infini de lumières éclairaient les maisons et faisaient de la nuit le jour. Les rues étaient encombrées de monde ; des hommes, des femmes, des voitures et des chevaux, des chiens et des chats même se croisaient en tous sens. Je m'imaginai que ce devaient être des sauvages, qui sortaient la nuit comme les bêtes féroces et j'essayai de les effrayer par mes aboiements et de les faire rentrer dans leurs antres, mais cela ne me réussit pas, et John m'ordonna de me taire. Bientôt je vis moi-même que j'entreprendrais une tâche impossible si je voulais aboyer après chaque personne qui passait. Il me semblait qu'il y en avait autant que de feuilles mortes en automne, lorsqu'un grand vent les fait tomber des arbres.

XVI

Enfin nous nous arrê tâmes devant une maison ; et grande fut ma joie lorsque je reçus l'ordre de sauter à bas du siège et d'entrer ; elle fut encore augmentée à la vue de l'excellent souper qui me fut présenté bientôt après. J'étais trop fatigué pour m'embarrasser même de savoir où j'étais ; ce qu'il me fallait, c'était du repos ; je m'étendis donc et m'endormis profondément. Le lendemain matin à mon réveil je me sentis frais et dispos ; ma bonne nuit m'avait complètement remis de mes fatigues ; je commençai à explorer les dépendances de la maison. Ce que j'en vis d'abord ne me plut guère. Mon chenil, placé dans le coin d'une petite cour entourée de murs très-élevés, me parut extrêmement triste. Il n'y avait ni jardin, ni arbres, ni rivière ; tout ce que je pouvais apercevoir, c'était un petit morceau du ciel au-dessus de ma tête ; et le seul bruit qui parvînt à mes oreilles était celui que faisait les voitures et les charrettes qui passaient. Je fus bientôt las de regarder les nuages et d'arpenter la petite cour, dès que je pus entrer dans la maison, je n'y manquai pas, et me dirigeai du côté de la porte qui donnait sur la rue. Une fois là je n'eus plus à me plaindre de la tristesse de la vue. Londres m'avait semblé bien bruyant la veille au soir ; mais c'était bien autre chose maintenant que je le voyais en plein jour, le soleil répandant ses rayons sur les passants sans nombre qui animaient ses rues ! J'éprouvai une telle agitation à force de regarder ce mouvement continu, qu'il me devint bientôt impossible de rester moi-même tranquille.

A mon grand désappointement, John, qui craignait que je ne m'égarasse ou qu'on ne me volât si je m'éloignais de la maison, me rappela. Comme de raison, j'obéis sur-le-champ ; mais il vit que j'étais contrarié, et, toujours bon pour moi, il m'indiqua une petite lucarne placée sous la fenêtre du vestibule, et par laquelle je pouvais examiner tout à mon aise ce qui se passait dehors, et observer les habitants de Londres. Il me sembla que jamais je ne pourrais me lasser de regarder par cette fenêtre. Tout ce que je voyais était si nouveau, si charmant, que je me sentais réconcilié avec ma position actuelle, sans excepter même les heures qu'il me faudrait nécessairement passer dans mon vilain chenil. Londres me semblait maintenant bien préférable à notre habitation de la campagne, où, même

quand mon maître et Lily y demeuraient, nous étions bien souvent abandonnés à nous-mêmes. Tout ce que nous y voyions passer dans la journée était de temps en temps un piéton, une charrette, et peut-être une fois par semaine une voiture de maître. Les gens qui venaient faire des visites restaient quelques heures, de sorte que j'avais amplement le temps d'étudier leur caractère et celui de leurs chevaux et de leurs chiens. Je connaissais à fond tout ceux que je connaissais ; et malgré les insinuations de Minette relativement aux jugements téméraires, je ne crois pas avoir jamais couru le danger de prendre un honnête homme pour un voleur. Mon ancienne demeure était plus favorable aux réflexions tranquilles, à l'observation ; mais certainement celle que j'avais maintenant l'emportait de beaucoup pour l'amusement et la variété. A Londres, je n'avais pas le temps d'étudier les caractères, ni de rien faire à loisir. A peine avais-je jeté un coup d'œil sur une personne qu'elle avait disparu. Il n'était plus question pour moi de faire un somme tranquille pendant la journée ; si je clignais seulement de l'œil, je perdais la vue de quelque chose. Les allées et venues étaient incessantes. Personne ne restait en place, personne ne revenait sur ses pas ; personne ne se promenait de long en large comme mon maître et ses visiteurs avaient coutume de le faire sur la terrasse, pendant que j'observais leurs manières. Ici, dès qu'une personne avait passé, une autre prenait sa place. Je restais en observation pendant des heures entières, espérant toujours que tout ce mouvement aurait une fin et que la rue deviendrait déserte ; mais l'affluence était la même, les gens se croisaient et allaient dans toutes les directions ; et quelque grand que fût le nombre de ceux qui passaient, il semblait toujours qu'il y en eût le double encore à venir.

A la longue je m'accoutumai à tout ce bruit, et je n'y fis plus attention. Je sortais tantôt avec mon maître, tantôt avec John, et je finis par connaître si bien mon chemin dans les rues de Londres, qu'on put me laisser sortir seul, sans craindre qu'il ne m'arrivât malheur.

La garde de la maison me fut de nouveau confiée, et ma responsabilité devint bien plus grande qu'à la campagne, à cause de l'immense variété des caractères qu'il me fallait connaître. Quant à la corruption, elle était impossible avec moi : en quelque lieu que je fusse, je la rejetais toujours avec mépris ; mais je vis que pour être à même de remplir mon devoir à Londres, il était nécessaire que j'observasse bien davantage. Il m'arrivait quelquefois de distinguer au milieu d'une foule un individu suspect, et de le

suivre le long de deux ou trois rues, jusqu'à ce que, à force de le flairer, je finisse par comprendre ce qu'il valait ; en peu de temps je parvins à apprécier les gens si vite et avec tant de justesse que John s'en rapportait plus à mon jugement qu'au sien. J'appris à connaître mon homme et à me faire si bien connaître de lui, qu'il aurait fallu qu'il fût fort audacieux pour essayer d'entrer dans notre maison.

J'avoue qu'en très-peu de temps je m'accoutumai à la vie de Londres et la trouvai si agréable que je cessai de désirer notre retour à la campagne. Malgré cet aveu, j'espère que personne ne me fait l'injustice de croire qu'au milieu de toutes mes joies j'oubliais ma chère petite compagne Minette. Non, certes, je ne l'oubliais pas, bien que pour un temps je parusse satisfait sans elle. Pendant les premiers jours, je m'attendais à chaque instant à la voir arriver. Je ne doutais pas qu'on ne l'amènât à Londres comme on m'y avait amené moi-même ; et tous les soirs, à l'heure à laquelle nous étions arrivés, j'allais à la porte d'entrée et j'attendais patiemment, assis sur le paillason, bien persuadé qu'une voiture allait s'arrêter et que je serais le premier à témoigner à Minette qu'elle était la bienvenue.

Cependant le temps s'écoulait et Minette ne paraissait pas. Il ne manquait pas de chats dans le voisinage ; j'en voyais à chaque instant grimper sur le toit de la maison, ou sur les murs ; mais ils étaient tous méchants, et si seulement je les regardais, ils faisaient aussitôt le gros dos et se mettaient à miauler. D'ailleurs je ne désirais pas faire leur connaissance : il n'y avait qu'un seul chat au monde dont je me souciasse. Ce n'était pas la race que j'aimais, c'était un seul individu de cette race. Il y avait aussi beaucoup de chiens, et dans le nombre de très-intelligents, de très-bien élevés, avec lesquels j'aurais pu avoir des rapports agréables ; mais une véritable amitié ne se forme pas dans un jour, et ces nouvelles connaissances ne pouvaient remplacer dans mon cœur Minette, qui me manquait chaque jour de plus en plus. A la fin, je me fatiguai d'aller l'attendre en vain tous les soirs à la porte d'entrée ; j'y renonçai donc, et pour penser à elle, je m'établis soit au coin du feu de la cuisine, soit dans le cabinet de mon maître, couché à ses pieds sur le tapis. Plus je pensais à elle, plus elle me marquait, et je finis par avoir un tel chagrin que je perdis entièrement ma gaieté, mon appétit, et que je ne pris plus plaisir à rien. Je languissais après elle comme j'avais languì après Lily ; mon maître et John se demandaient chaque jour ce que je pouvais avoir.

Il y avait beaucoup de chiens dans le voisinage. (P. 161.)



Sentant qu'il m'était impossible de vivre plus longtemps ainsi, je commençai à réfléchir et à chercher s'il n'y avait aucun moyen de porter remède à ce que je souffrais. Je savais que, lorsque mon maître éprouvait quelque contrariété, il n'allait pas se coucher sur le tapis devant la cheminée avec un air ennuyé et maussade, mais qu'il prenait courage et faisait tous ses efforts, ou pour changer les choses, si cela était possible, ou pour supporter ce qui ne pouvait être évité. Plus je réfléchissais, et plus je voyais qu'il ne suffisait pas de penser, qu'il fallait agir. Je pris donc la ferme résolution de tout risquer pour sortir d'un état qui n'était plus tenable et qui minait ma santé.

Je m'adressai ces questions :

« Pourquoi suis-je venu ici ? Comment y suis-je venu ? On a essayé de m'y amener, on y a réussi. Pourquoi n'essayerais-je pas d'y amener Minette ? »

Je ne me dissimulais pas les difficultés que présentait une pareille entreprise et combien il était probable que j'échouerais ; mais je me disais :

« Quelle est l'entreprise qu'on amène à bonne fin sans danger et sans risque ? »

D'ailleurs, je trouvais que Minette valait bien la peine que je voulais prendre, et je décidai que, puisqu'elle ne voulait pas venir, j'irais la chercher.

Ceci une fois arrêté, il me sembla que le mieux serait de partir le plus tôt possible, parce que la route ne m'étant pas très-bien connue, il était important pour moi de la parcourir de nouveau pendant qu'elle gardait encore nos traces. Il n'y avait pas assez longtemps que nous étions à Londres pour que je ne me rappelasse plus les principaux tournants et divers objets qui m'avaient frappé. Il est vrai que j'avais dormi pendant une partie du voyage ; mais j'espérais que la grande délicatesse de mon odorat viendrait à mon secours, lorsque ma vue ne me suffirait plus.

Dans cette circonstance, je vis avec satisfaction que mes avantages l'emportaient de beaucoup sur ceux de mon maître, quand il était question de voyager. D'abord mon nez était bien plus fin que le sien, qui était placé en l'air fort loin de la terre. S'il n'avait pas été en état de trouver son chemin lui-même, bien certainement il ne l'aurait pas découvert en flairant. Et puis, combien il devait être incommode d'avoir à emporter tant de choses ! Il ne pouvait pas bouger sans un portemanteau ou un sac de nuit remplis d'une foule de choses fort étranges, au lieu de se contenter comme moi d'un bon habit sur son dos. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi on avait besoin de plus d'un habit.

Le mien était toujours neuf, toujours commode, mettable en toutes saisons et allant à merveille ; il avait toujours été adapté à ma taille, sans que je me fusse donné la moindre peine pour cela. Jamais je n'avais eu l'ennui d'avoir un tailleur pour me prendre la mesure, m'essayer mon habit et y faire des changements parce qu'il n'allait pas bien. Un autre avantage que j'avais encore sur mon maître, c'est que lorsque j'avais été mouillé, mon habit séchait sur mon dos sans que j'en éprouvasse le moindre inconvénient, tandis que lui était obligé d'ôter le sien pour entrer dans l'eau ; et s'il pleuvait lorsqu'il allait faire quelque course, il lui fallait un parapluie. Et puis encore il ne pouvait pas courir longtemps. Il courait bien pour un moment, mais bientôt il ralentissait le pas et se mettait à marcher ; et s'il avait à faire un petit voyage d'une journée, il lui fallait un cheval.

Pauvre homme ! je le plaignais ; et néanmoins je n'hésitai jamais un seul instant à reconnaître qu'il m'était supérieur : car, malgré tout ce qui lui manquait, je sentais qu'il possédait une faculté incompréhensible pour moi et qui surpassait la plus grande supériorité animale.

XVII

Mais pour en revenir à mes aventures, je résolus de trouver le chemin de mon village natal aussi bien qu'un chien le pouvait, et cela sans délai. En conséquence, le lendemain matin je partis, dirigé par mon odorat, le meilleur guide que je pusse avoir au milieu du dédale des rues de Londres. Plus d'une fois je me trompai de chemin, mais je ne tardais pas à m'en apercevoir et revenais sur mes pas.

Je rencontrai d'abord deux messieurs de ma connaissance. L'un d'eux me demanda si je n'étais pas le chien de mon maître : l'autre se retourna et appela :

Capitaine ! Capitaine !



« Capitaine ! Capitaine ! »

Je fus sur le point de remuer la queue et de lever la tête en entendant une voix connue ; mais heureusement je retrouvai à temps tout mon calme et

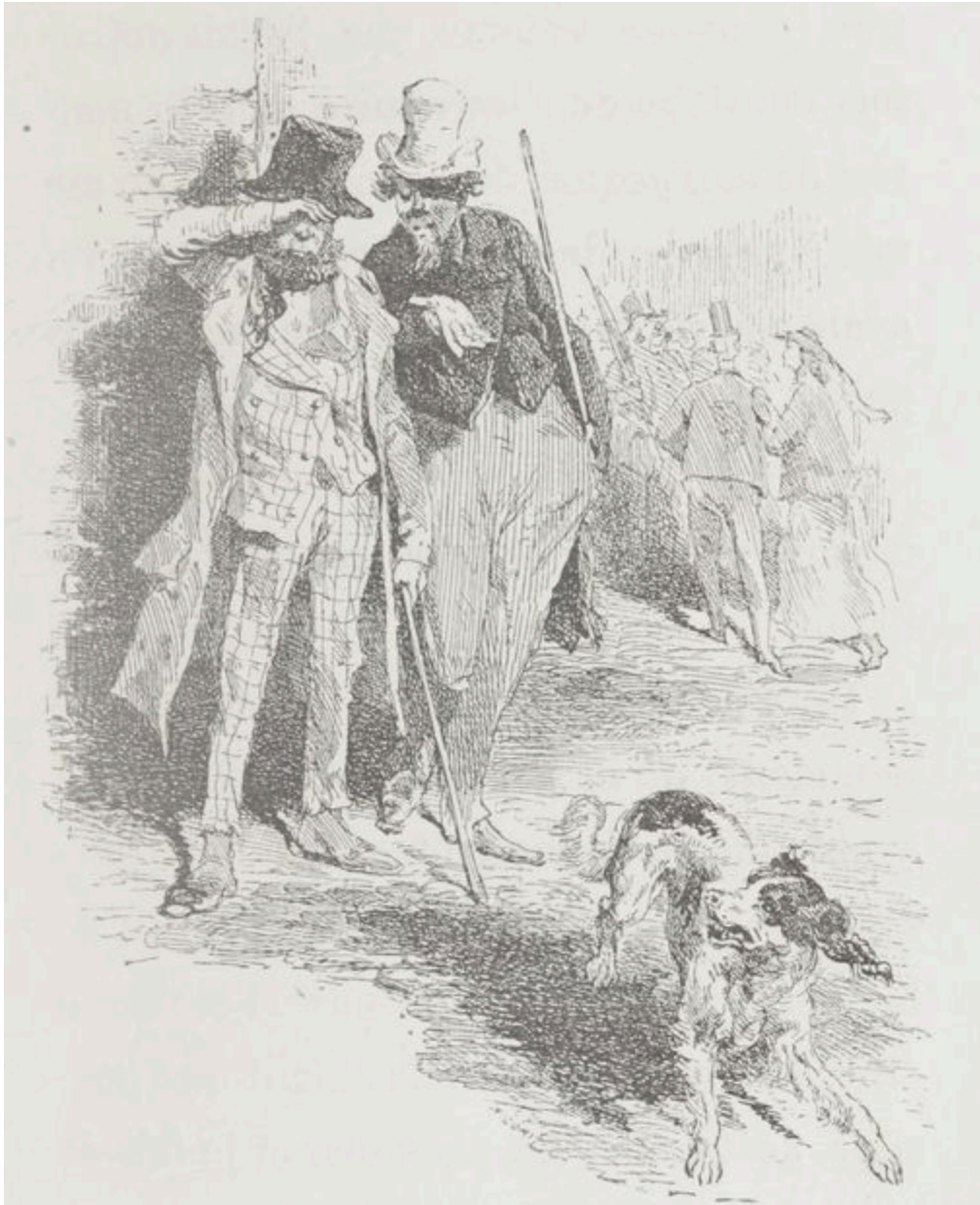
n'en fis rien. Comme celui qui m'appelait n'était pas mon maître, je n'étais nullement obligé de lui obéir ; de sorte que je tins mes oreilles et ma queue dans la plus parfaite immobilité et continuai ma course sans avoir l'air de m'apercevoir de rien. Une autre fois que j'étais en train de flairer la terre à un embranchement de rues, ne sachant pour laquelle me décider, j'entendis une voix, fort peu faite pour me rassurer, dire :

« Voilà un chien qui a perdu son maître !

— C'est un beau chien, dit une autre voix ; on donnera une bonne récompense à celui qui le ramènera.

— Hum ! on peut en tirer un meilleur parti que cela, » reprit le premier

Mauvaise rencontre.



En levant les yeux vers lui, je reconnus le même homme que j'avais autrefois empêché de s'introduire dans la maison de campagne de mon maître. Je me mis à gronder de toutes mes forces, et s'il avait essayé de s'approcher de moi, j'étais prêt à lui sauter à la gorge.

« Il semble avoir une dent contre vous ; il vaut mieux le laisser tranquille, » dit l'autre.

Tous deux s'en allèrent, sentant évidemment qu'il y aurait du danger à avoir affaire à moi, et continuai tranquillement mon voyage. Comme j'avais

de bonnes raisons pour ne pas chercher à attirer l'attention, j'évitais autant que possible de toucher les passants, et je faisais tout ce qui dépendait de moi pour me garer des chiens et des chevaux, de sorte que je rencontrais peu d'obstacles, et qu'avant midi j'étais sain et sauf hors de Londres. La route devint alors pour moi beaucoup plus facile ; un chemin bordé de haies et de champs, au milieu de la campagne, était aisé à suivre, et je pouvais marcher la tête haute et courir à un bon pas, au lieu d'être obligé d'avoir sans cesse le nez baissé et de flairer la terre de peur de perdre ma direction.

J'arrivai à un carrefour, et là je fus un peu embarrassé, je l'avoue, mais cela ne dura qu'un moment. Il y avait bien un poteau indiquant les quatre différentes routes qui s'ouvraient devant moi ; mais à quoi cela pouvait-il me servir ? C'était bon pour mon maître.

Je me mis donc à suivre une de ces routes, mais mon nez m'avertit bientôt que ce n'était pas la bonne. J'en essayai une seconde, puis une troisième sans plus de succès. Je me décidai alors pour la quatrième, et je commençai à galoper gaiement tout droit devant moi, me demandant si mon maître, avec toute sa raison, aurait aussi bien trouvé son chemin que moi avec mon instinct.

J'arrivai à un carrefour. (P. 173.)



XVIII

A mesure que la journée avançait je sentais la faim arriver ; c'était une souffrance toute nouvelle pour moi, accoutumé comme je l'étais à des repas réguliers et à une nourriture abondante. Au milieu de tout le bien-être qui m'avait toujours environné, je n'avais jamais connu ce que c'était qu'une faim réelle, une faim comme celle que sentent les pauvres, ayant à peine de quoi se soutenir un jour, et n'ayant pas même la certitude d'avoir ce peu le lendemain. Ma faim n'était pas aussi affreuse que la leur, mais il me semblait que je dînerais avec plaisir ; et pour la première fois de ma vie je me voyais obligé de fournir moi-même à mes besoins.

Il faut en convenir, pour une personne qui a été accoutumée à voir mettre devant elle tous les jours, à des heures fixes, dans sa propre écuelle, une bonne portion de pain et de viande bien mêlés ensemble, et souvent du pudding pour finir son repas, sans avoir d'autre peine que de manger proprement et de dire merci à sa manière, il est assez embarrassant d'avoir tout à coup à se procurer tout ce qui est nécessaire pour son dîner, depuis la soupe jusqu'au dessert, et non-seulement de préparer son repas, mais aussi de le servir. Il y a une foule de gens dans ce monde qui comme moi ne sauraient pas faire autre chose que de le manger. Si j'avais été un chien sauvage, j'en aurais eu les habitudes ; j'aurais pu chasser un animal plus petit et sauvage comme moi, le mettre en pièces et le dévorer tout cru ; mais j'étais une créature civilisée, et tellement changée par l'éducation, qu'au temps où je chassais j'apportais toujours le gibier à mon maître au lieu de le manger moi-même ; d'ailleurs, dans l'endroit où je me trouvais maintenant, sur la grande route de Londres, il n'y avait pas de gibier à attraper. J'étais donc fort embarrassé de savoir ce que je ferais.

Au bout d'un moment je me trouvai en face d'un voyageur assis près d'une haie et mangeant du pain et du fromage. Si on m'avait offert du pain et du fromage à la maison, je les aurais certainement refusés ; mais dans la position où je me trouvais, loin de les dédaigner, je m'arrêtai devant celui qui en était l'heureux possesseur, cherchant à lui faire comprendre que je voudrais bien qu'il partageât avec moi, me léchant les lèvres et remuant la

queue de la manière la plus insinuante. Il me jeta un morceau de pain grossier, en disant :

« Voilà pour vous, mais vous êtes sans doute habitué à une nourriture trop délicate pour en vouloir. »

Sa conjecture eût été assez juste la veille ; mais la faim guérit de la friandise, et je fus trop heureux d'accepter ce qu'il me donnait. En un instant j'eus avalé le morceau de pain, et j'attendis dans l'espérance d'en avoir un second. Il me jeta encore une croûte en disant que c'était tout ce qu'il pouvait faire pour moi, puis il acheva le reste lui-même et continua sa route, me laissant tout aussi affamé que jamais.

Il me jeta un morceau de pain. (P. 178.)



Peu après, passant par un village, je me trouvai devant la boutique d'un boucher. Je ne voyais pas le boucher, et la viande était étalée sur les planches de la manière la plus tentante.

Je me trouvai devant la boutique d'un boucher.



« Combien il me serait facile, me dis-je, de voler cette côtelette crue et de m'enfuir en l'emportant ! Personne ne me verrait, et vraiment je crois que personne ne pourrait m'attraper. »

La voler, — cette pensée me fit tressaillir. Élevé dès ma plus tendre enfance dans les principes de la plus étroite probité ; capable, comme je le pensais, devoir les garde-manger les mieux fournis, les tables les plus somptueuses, sans même désirer de toucher à ce qui ne m'appartenait pas ; devais-je maintenant, à la première tentation, la première fois de ma vie que j'eusse réellement senti la faim, oublier tout ce qui m'avait été enseigné, et devenir un voleur ? Était-ce donc la crainte seule des coups qui m'avait empêché de rien faire contre la délicatesse ? Ma probité était-elle digne de ce nom, si j'avais été probe seulement parce que je n'avais pas eu de

tentations auxquelles il m'avait fallu résister ? Honteux de moi-même, je m'éloignai de la boutique l'oreille basse.

Je rencontrai l'instant d'après un chien, qui, à en juger par son embonpoint extraordinaire, n'avait jamais dû se passer de dîner ; et cependant il tenait étroitement un os entre ses pattes et le défendait avec autant de fureur que s'il avait été affamé. En l'examinant de plus près, je m'aperçus qu'il en avait deux, dont un seul eût été bien suffisant pour un chien ; mais il n'y touchait pas, tant il craignait qu'on ne lui en enlevât un pendant qu'il croquerait l'autre. Il restait donc là, les pattes posées sur ces deux os et grondant au lieu de se régaler. Il était beaucoup plus gros que moi, mais bien moins fort, la paresse et la gourmandise l'ayant rendu lourd et faible. Je vis qu'il me serait facile de lui prendre un de ses os en faisant usage de ma force brutale ; j'en fus tenté d'abord. : il me semblait que j'en avais le droit.

Il tenait un os entre ses pattes. (P. 182).



Je manquais du nécessaire, tandis que lui jouissait d'un luxe superflu. Mon action, dans cette circonstance, n'était-elle pas justifiable, et même le sens commun et la justice ne m'autorisaient-ils pas à lui ôter ce dont il n'avait pas besoin, pour me le donner à moi qui n'avais pas le nécessaire ? En lui volant un de ses os, je lui laissais autant que je lui prenais. Mais le mot voler ne sonnait pas bien à mon oreille !

Je me mis à réfléchir. Attaquer et voler ouvertement n'étaient peut-être pas des actions aussi basses qu'un vol furtif, mais étaient-elles moins condamnables ? Ces os étaient sa propriété ; ils lui avaient été donnés par quelqu'un qui avait le droit d'en disposer ; et bien qu'en ce moment je pusse désirer un partage plus égal, j'avais assez de bon sens pour me dire que ce serait une fort mauvaise chose s'il était permis aux chiens de s'emparer, quand bon leur semblerait, des os appartenant à d'autres chiens, simplement parce qu'ils en auraient envie, ou bien parce qu'ils auraient faim. Cet ordre de choses m'aurait convenu dans la circonstance actuelle ; mais le lendemain un chien plus fort que moi pouvait penser que j'avais une trop grosse part, et insister pour que je lui abandonnasse la moitié de mon dîner. Qui pouvait s'établir juge entre nous ? Pas un seul gros chien ne voudrait permettre à un autre plus petit de dîner, s'il avait lui-même faim ; et il en résulterait que les plus forts attraperaient tous les os et que les plus faibles seraient très-mal partagés. Je me décidai donc à respecter les droits de la propriété, dans l'intérêt des petits chiens aussi bien que dans le mien.

Après tout, il était possible de se soustraire au malheur de mourir de faim, et peut-être pourrait-on parvenir à avoir à dîner sans se battre pour cela. Je m'assis vis-à-vis de ma nouvelle connaissance, et j'entrai en conversation de la manière la plus civile. Ce chien me sembla beaucoup plus aimable que je ne m'y étais attendu. Il avait été certainement accoutumé à trop d'indulgence, et on lui avait laissé contracter des habitudes de paresse fort mauvaises pour lui, mais ses bonnes dispositions naturelles n'avaient pas été entièrement gâtées. Il était le favori d'une dame qui croyait être d'une grande bonté pour lui en le bourrant du matin au soir de friandises, en le laissant toujours à rien faire, et en le privant de toute espèce d'exercice : il n'était donc pas étonnant qu'il fût devenu égoïste et paresseux ; mais sa vigueur naturelle n'était pas entièrement éteinte, et il m'assura qu'un os à ronger, une bonne petite pluie et de la boue dans laquelle il pût s'amuser comme un chien, étaient les plus grands plaisirs qu'on pût lui offrir. Son caractère avait aussi été aigri par la haine et l'envie

que lui témoignaient les chiens du voisinage ; moins gâtés que lui, et ne sachant pas combien peu ces gâteries contribuaient à son bonheur, ils enviaient tout ce qu'il possédait, et saisissaient toutes les occasions de se montrer hargneux envers lui.

Après avoir bien réfléchi à la différence de sa position et de la mienne, je me sentis plus porté à le plaindre qu'à le blâmer ; mais, bien que je lui montrasse de la sympathie et que je le plaignisse, néanmoins j'eus soin de lui donner, autant qu'il était en mon pouvoir, de bons conseils, et de lui indiquer les changements qu'il devait apporter dans sa conduite pour améliorer son sort.

Il m'écouta avec beaucoup de patience et de bienveillance, et me témoigna sa reconnaissance par la plus cordiale hospitalité. Il me donna un excellent os, et m'offrit de partager son chenil avec moi ; mais après avoir dîné et fait un bon somme, je me sentis tellement remis de mes fatigues, que je préfèrai continuer mon voyage. Il m'engagea de la manière la plus pressante à venir le voir, lorsque je repasserais en retournant à Londres, et me dit que ma visite lui ferait le plus grand plaisir, pourvu que je fusse seul ; car il devait m'avouer franchement que si j'étais accompagné d'un chat, il craignait que la force de l'habitude ne l'emportât chez lui et ne lui permît pas d'être aussi poli envers mon amie qu'il le désirait. Me souvenant de mes anciennes préventions, je n'avais pas le droit de le blâmer ; nous nous séparâmes donc les meilleurs amis du monde, quoique je n'acceptasse pas son invitation.

Nous nous séparâmes es meilleurs amis du monde. (P. 190.)



Mes aventures et mes embarras se terminèrent ici, et même mon logement pour la nuit ne me donna aucune peine, car lorsqu'il commença à faire obscur et que je me sentis trop fatigué pour aller plus loin, je cherchai un tas de feuilles jetées à la porte de l'écurie de quelque auberge sur la route, et je l'arrangeai de manière à m'en faire un lit aussi confortable qu'un chien puisse en désirer un. A la pointe du jour je me remis en route, et comme j'étais maintenant près de mon village natal et sur un chemin qui m'était parfaitement connu, je n'eus plus la moindre inquiétude, et j'arrivai à mon ancienne demeure pour l'heure du déjeuner.

XIX

Il ne m'était jamais venu en tête que quelqu'un pût être surpris de me voir. J'étais habitué à une bonne réception, et comme de raison, j'en attendais une ; mais certainement je n'avais pas prévu les cris d'étonnement qui me saluèrent, et aujourd'hui je ne comprends pas encore ce qui pouvait les surprendre si fort. Quand le jardinier ouvrit la porte et me vit assis en dehors, il eut l'air aussi atterré que s'il avait vu un chien étranger prêt à se jeter sur lui, et au lieu de me parler il se mit à appeler sa femme de toute la force de ses poumons.

Il appela sa femme de toute la force de ses poumons. (P. 193.)



« Peggy ! Peggy ! vite, vite ! Voici le chien ! Comment se trouve-t-il ici ? »

La bonne femme arriva aussi vite que ses jambes purent la porter, et je m'imaginai qu'elle allait expliquer immédiatement ma venue là ; mais elle parut encore plus surprise que son mari et jeta un cri en m'apercevant.

« Ah bien ! par exemple, s'écria-t-elle, selon son habitude, aussitôt qu'elle eut recouvré la faculté de respirer. Ah bien ! par exemple, a-t-on jamais rien vu de semblable ? Comment a-t-il pu venir ici ? Pensez-vous que Monsieur va arriver ?

— Je m'en vais aller jusqu'à la barrière de péage pour voir ce qui en est, » répondit le mari ; et il partit à l'instant même sans me dire un seul mot ;

pendant ce temps-là sa femme, le tablier sur la tête, le suivait de tous ses yeux.

Je me mis à remuer la queue, à la caresser avec ma patte, et je fis tout ce que je pus pour lui faire comprendre que j'étais venu de mon propre mouvement, mais je n'y parvins pas. Elle suivait toujours l'impulsion de son imagination, il fut impossible de la ramener à la réalité ; elle persista dans l'idée que son maître allait arriver, continua à regarder sur la route pour le voir venir, et ne fit aucune attention à moi qui étais là sous ses yeux. Je la quittai et la laissai découvrir elle-même ce qui en était, puis je me dirigeai vers la maison, espérant y trouver une amie à qui il semblerait tout naturel de me voir à ses côtés. Je regardai à la fenêtre de la cuisine, et j'aperçus ma chère Minette toujours à sa même place, là au coin du feu, et telle que je l'avais laissée, la petite créature la plus propre, la plus blanche, la plus lisse et la plus douce qu'il fut possible de voir. Elle ne parut nullement surprise à ma vue. Elle cligna les yeux, et comme elle rêvait de moi dans ce moment-là et craignait d'interrompre son rêve, elle ne les ouvrit qu'à moitié ; mais à la fin elle les ouvrit tout grands et le rêve devint une réalité. Quelle fut notre joie en nous revoyant !

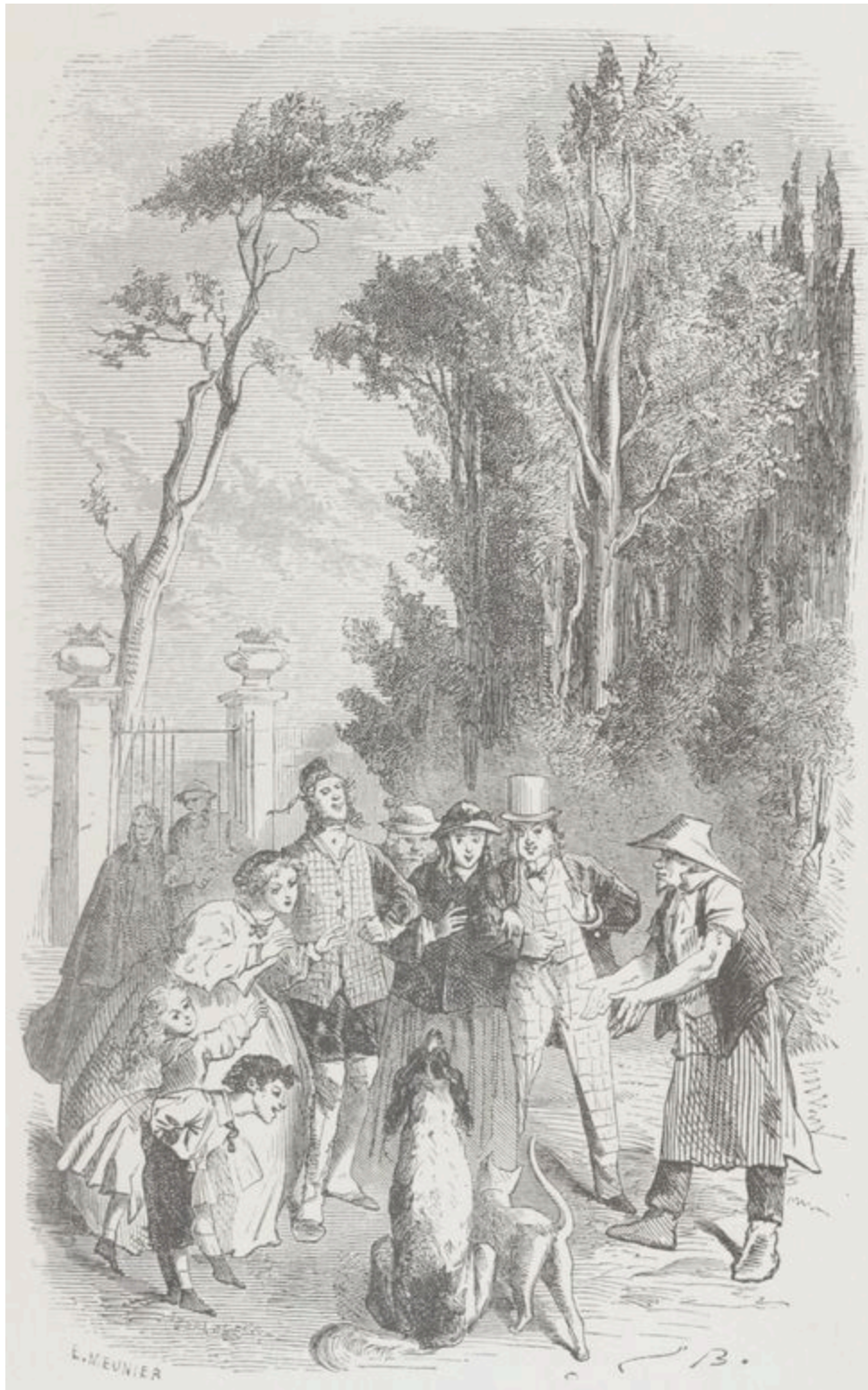
Quelle fut notre joie en nous revoyant ! (P. 196.)



Nous eûmes beaucoup de choses à nous raconter de part et d'autre avant d'en venir à discuter le grand objet de mon voyage ; notre temps fut pris aussi par un grand nombre de visiteurs qui se succédaient sans interruption ; non pas des chiens et des chats, comme on pourrait le supposer, mais de jeunes garçons, de jeunes filles, des hommes et des femmes, tous amis des domestiques, qui arrivaient en foule pour me voir. Du moment que le

jardinier et sa femme eurent acquis la certitude que mon maître n'allait pas arriver, que j'étais venu seul, il parurent plus surpris que jamais de ce que j'étais là, et crurent devoir informer tout le monde de ce qui se passait ; quant à moi, je pensais qu'il eût été plus étonnant de voir arriver deux personnes qu'une.

Une foule de gens rivaient pour me voir. (P. 196.)



Une si nombreuse compagnie n'était pas du goût de mon amie, qui n'aimait pas du tout qu'on la regardât en face et qu'on restât à l'examiner ; pour moi, qui étais moins amateur d'une vie retirée, j'étais assez flatté de ce qu'on faisait tant d'attention à moi ; mais cependant, lorsque le soir vint, je fus bien aise aussi d'avoir un peu de tranquillité dans la maison. Nous nous couchâmes alors près du feu, et nous nous racontâmes ce que nous avions éprouvé durant notre séparation.

Je fis à Minette la description de ce que j'avais souffert loin d'elle, et lui dis combien, même au milieu des plaisirs de Londres, sa société m'avait manqué, à tel point que ma solitude m'était devenue insupportable. Je la suppliai ensuite, pour l'amour de moi, de renoncer à toutes ses habitudes actuelles, et d'essayer d'un nouveau genre de vie et d'une nouvelle habitation. Elle m'écouta en me montrant beaucoup de sympathie, et m'avoua qu'elle aussi avait été bien malheureuse, et que, malgré l'air calme qu'elle avait cru convenable de prendre, je lui avais manqué tout autant qu'elle m'avait manqué. Néanmoins elle ne consentit pas tout de suite, comme je l'avais espéré, à m'accompagner à Londres. Elle hésita. Ce voyage lui semblait une terrible entreprise. Elle redoutait la rencontre de chiens étrangers, la pluie et toutes sortes d'obstacles auxquels je n'avais jamais pensé.

Je combattis autant que je pus toutes ses objections, cherchant à la convaincre que ce voyage qu'elle paraissait tant redouter ne serait qu'une agréable excursion. Quant à moi, la pluie m'était égale ; mais comme elle ne pensait pas de même, je fus bien aise de pouvoir la rassurer sur ce point et lui certifier qu'elle ne manquerait pas d'endroits pour se réfugier si le temps devenait mauvais. Réellement, à m'entendre, on aurait dit que la route avait été préparée tout exprès pour les chats voyageurs : il s'y trouvait dans toutes les directions tant de haies, d'arbres, de barrières, de petits coins bien abrités et de berges exposées au soleil !

Quant aux chiens étrangers, n'étais-je pas là pour la protéger ? n'étais-je pas de force à lutter avec les plus gros d'entre eux ? et ne savait-elle pas que j'étais prêt à répandre jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour la défendre, outre le plaisir que je trouverais pour mon propre compte à combattre ? Elle se mit à soupirer, mais ses soupirs semblaient moins profonds et se rapprochaient davantage du bruit que fait un chat quand il file ; néanmoins elle était loin d'avoir épuisé ses objections. Elle m'avoua qu'elle redoutait le changement, et dit qu'elle avait ses habitudes, ses

devoirs ; qu'elle avait passé toute sa vie dans cette maison, ayant sous sa garde particulière les caves et les offices ; qu'elle craignait de ne pas se plaire dans un autre endroit et de mener une vie oisive.

Ceci me semblait une exagération des plus déraisonnables. Je convins qu'elle pouvait préférer la campagne, mais je n'admettais pas que, parce qu'on habitait la ville, on fût condamné à la paresse. Supposait-elle donc qu'il n'y eût pas de souris à Londres ? Je pouvais lui répondre du contraire. Les domestiques se plaignaient continuellement, non-seulement des souris, mais des rats ; et pas plus loin que la veille de mon départ, je les avais entendus dire qu'ils ne pouvaient plus se passer de chat. Elle avait donc la perspective d'une vie des plus actives, et la seule chose qu'elle eût à craindre était d'avoir trop à faire ; puis sa délicatesse et son amour pour la propreté souffriraient peut-être beaucoup lorsqu'il lui faudrait aller dans les trous sombres et dans les vilaines caves où elle aurait à chercher les souris et les rats. Mais quant à être inutile, cette crainte ne devait pas exister pour qui avait réellement envie de travailler.

Elle m'écouta attentivement et commença à filer de la manière la moins douloureuse.

Elle m'écouta attentivement.



« Mais encore, dit-elle, j'ai peur de leur manquer ici.

— Sans doute, lui répondis-je, vous leur manquerez ; mais cette perte peut être réparée ; un chat fort inférieur à vous est suffisant pour une maison comme celle-ci, où après tout, si l'on vous traite bien, c'est parce que Lily l'a recommandé. Peggy pourra facilement trouver un autre chat ; et d'ailleurs, vous le savez, elle a dit bien souvent qu'elle n'aimait pas les chats blancs et qu'elle préférerait de beaucoup en avoir un tacheté.

— C'est vrai, c'est vrai, » murmura Minette ; et m'apercevant qu'elle devenait peu à peu plus facile à persuader, je continuai à lui mettre sous les yeux tout ce qui pouvait achever de la décider.

Je lui représentai l'état d'abandon dans lequel se trouvaient le sucre, la chandelle, les conserves de toutes sortes, etc., etc., et je le fis de manière à toucher le cœur d'un chat vraiment attaché à ses maîtres ; je m'étendis fort au long aussi sur le changement favorable qui aurait lieu dans la maison sous sa garde vigilante ; enfin je fis un appel des plus tendres à son affection pour moi, lui représentant sous les couleurs les plus vives le bonheur dont je jouirais dans sa société. Depuis un moment Minette

paraissait indécise, et avant que j'eusse terminé ma harangue, elle se mit à filer pour me faire comprendre qu'elle adhérerait pleinement à ma demande.

Je ne dirai pas ce que j'éprouvai en obtenant ce que je désirais le plus au monde. Il est des sentiments qu'il faut renfermer dans son cœur. Mon bonheur était calme, mais Minette pouvait voir aisément que sa décision comblait tous mes vœux.

XX

A la pointe du jour nous commençâmes notre grande expédition, désirant ne pas perdre de temps. Comme nous avions fait un copieux souper la veille, nous étions en état de braver la faim pendant vingt-quatre heures. Quand j'avais entrepris mon voyage solitaire, je ne m'étais guère inquiété ni de la manière dont je voyagerais, ni des endroits où je m'arrêteraï en route ; mais maintenant que j'avais une compagne de voyage plus délicate que moi, je n'étais pas sans quelques soucis, et j'étais si préoccupé des arrangements à prendre pour qu'elle fût bien, que Minette semblait certainement la plus gaie et la plus courageuse des deux. Je dois le dire à sa louange, du moment qu'elle eut consenti à ce que je voulais, elle abandonna généreusement toutes ses premières objections et ne pensa plus qu'à m'aider et à tâcher de me donner aussi peu de peine que possible.

Nous traversâmes tranquillement notre village natal. Tous les observateurs curieux étaient venus nous visiter la veille au soir, et notre amitié était tellement connue, que notre promenade parut toute naturelle et ne nous attira que quelques mots de bienveillance, de la part de ceux qui nous virent passer. Mais lorsque nous arrivâmes sur la route si fréquentée qui conduit à Londres, nous fûmes obligés de nous consulter pour savoir ce que nous devions faire. Bien que notre but fût le même, nos idées, relativement aux moyens d'y arriver, n'étaient pas parfaitement d'accord ; Minette pensait qu'il fallait éviter les combats, mon opinion était qu'il fallait y être préparé. Il n'y a pas de doute qu'une combinaison de deux principes était la meilleure politique à suivre. Nous examinâmes avec soin la route que nous avions à parcourir ; elle était bordée de chaque côté par des champs dont une haie la séparait, et, entre la route et la haie, se trouvait un sentier exhaussé. Nous décidâmes que je suivrais ce sentier, ayant toujours l'œil au guet en cas de danger, et que Minette, pour éviter les regards autant que possible, se glisserait le long dos champs, de l'autre côté de la haie. Quoique cet arrangement nous séparât, c'était certainement le plus prudent et le plus sûr : cette haie épaisse et verte cachait Minette, et comme il n'y manquait pas d'ouvertures, nous pouvions de temps en temps nous regarder sans attirer l'attention. Outre la sûreté que cette manière de

voyager offrait à Minette, elle y trouvait aussi du plaisir, car les champs avaient un grand attrait pour elle ; elle pouvait y attraper des oiseaux, des mulots, et se procurer ainsi un bon repas quand il lui plaisait. Nous voyageâmes fort agréablement pendant bien des milles, moi trottant en avant d'un pas ferme, et Minette se glissant derrière la haie de son pas furtif accoutumé. Quand la prudence nous le permettait, nous égayions notre voyage par différents amusements agréables. Quelquefois, lorsque nous arrivions près d'une palissade ou d'un mur, Minette s'y élançait avec son activité habituelle et courait le long du sommet. D'autres fois nous faisons une halte, et, pendant qu'elle grimpait sur un arbre, je me reposais sur l'herbe, à l'ombre du feuillage ; de temps en temps aussi elle se couchait sur une berge exposée au soleil, et pendant ce temps-là je m'amusais à regarder les voitures et les chevaux qui passaient sur la route. En traversant un village, nous remarquâmes sur le pignon d'une maison un treillis offrant des facilités fort tentantes pour un chat entreprenant. En un instant, Minette fut sur le mur perpendiculaire, grimpant avec ses petites pattes jusqu'à ce qu'elle eût atteint le toit. Là, elle se divertit à son élévation favorite et jouit bien du plaisir de sauter par-dessus les ardoises et de faire des excursions tout au haut des cheminées. Comme il y avait plusieurs maisons attenantes les unes aux autres, elle put faire une longue promenade le long des gouttières ; mais lorsqu'elle arriva au bout, elle ne trouva malheureusement aucun moyen pour redescendre. Il n'y avait plus de treillage, mais un mur bien uni, sans la moindre pierre saillante où poser ses pattes. Il fallait donc revenir sur ses pas. Pendant tout ce temps-là, je courais le long des maisons et regardais en l'air avec anxiété ; mais nous ne fûmes pas obligés de retourner bien loin. La maison du milieu était une auberge, et devant se trouvait un poteau auquel pendait une enseigne représentant un lion rouge et rampant, un horrible animal qui n'avait rien de royal. Il me semblait que j'aurais pu le mettre en pièces, s'il avait été vivant ; mais, dans la circonstance, je le voyais avec plaisir. Minette s'élança du toit sur la poutre à laquelle était attachée l'enseigne, et de là se glissa aisément le long du poteau jusqu'à terre.

Nous voyageâmes fort agréablement. (P. 210.)



Combien je fus heureux de la revoir à côté de moi et de pouvoir traverser avec elle le village sans le moindre désagrément ! Tous ces tours de Minette nous avaient un peu retardés, car il est impossible de s'écarter de son chemin pour s'amuser sans perdre plus de temps qu'on ne veut ; j'insistai donc auprès d'elle pour qu'elle résistât dorénavant à de telles tentations et pour qu'elle suivît tranquillement son côté de la haie. Ne pouvant pas grimper moi-même, je ne me sentais guère de sympathie pour les envies qu'elle en éprouvait ; et, à dire le vrai, j'avais considéré quelquefois son habileté dans l'art de grimper et de se tenir dans des endroits inaccessibles pour moi comme un défaut chez elle ; mais, comme je ne voulais pas la contrarier, je la laissais faire à sa guise, quoique ma conviction fût que le genre de talent qu'elle possédait était inutile ; et souvent je cherchais à lui persuader que le sentier battu était le meilleur à suivre en toutes circonstances.

Elle s'élança du toit.



Mais je dois l'avouer ici, je me croyais plus sage que je ne l'étais réellement, et j'avais à apprendre de l'expérience que chaque naturel différent, chaque qualité différente, peut avoir ses avantages particuliers. Nous avions à peine quitté le village dont nous apercevions encore les dernières maisons, que ce même talent de Minette pour lequel j'avais montré tant de mépris lui sauva la vie. La haie, qui jusqu'ici nous avait servi de sauvegarde et nous avait garantis contre les regards curieux, n'allait pas plus loin ; les champs n'étaient séparés de la route que par un fossé, et de jeunes arbres entourés d'une palissade étaient plantés à égales distances le long du sentier. Nous nous en allions trottant fort tranquillement et sans aucune méfiance, quand, au tournant de la route, un énorme dogue s'élança

soudainement sur nous. En un instant, j'eus franchi le fossé et me trouvai à côté de Minette ; notre ennemi s'y trouvait aussi, mais avec des intentions bien différentes : il voulait l'attaquer, je voulais la défendre. L'assaut fut si brusque, que Minette n'eut pas le temps de préparer ses armes ; elle ne put qu'allonger sur le nez de l'agresseur un coup de griffe bien appliqué et qu'elle accompagna d'un sifflement bruyant ; puis elle sauta plus vite et plus haut que je ne l'avais jamais vue le faire, et gagna la palissade juste à temps pour échapper à notre ennemi. Si elle n'avait pas pu sauter, c'en était fait d'elle. Même là, elle n'était pas tout à fait hors de sa portée, et il chercha à se jeter sur elle ; mais je m'élançai sur lui pendant qu'elle bondissait sur un arbre et grimpait le long des branches pour atteindre un lieu sûr. Alors le dogue et moi nous eûmes un combat royal. Aujourd'hui encore, le souvenir que j'en ai conservé me fait du bien. Nous étions tous trois dans la plus grande agitation. Minette dans l'arbre, son dos plus élevé que ses oreilles, et sa queue tellement gonflée qu'elle était de la grosseur de celle d'un renard, soufflant et crachant au nez de son ennemi comme un serpent ou une machine à vapeur ; le dogue courant tout autour de la palissade sur ses pattes de derrière, s'y heurtant de tous côtés et aboyant avec rage ; moi, non moins furieux, aboyant après lui et galopant autour de l'arbre avec frénésie. Bien résolu à essayer tout ce qu'il pourrait pour parvenir à ses fins, il se retourna pour se précipiter de l'autre côté et nous nous trouvâmes face à face. Je n'ai pas besoin de dire ce qui se passa.

Nous luttâmes avec acharnement de part et d'autre ; nos forces et notre courage étaient à peu près égaux, et longtemps la victoire fut incertaine. A différentes reprises, le héros, mordu, égratigné, meurtri, roulait dans la poussière, puis se relevait, secouant ses oreilles, et s'élançait de nouveau avec courage sur son adversaire. Comme je dédaigne de me vanter, j'avoue avec franchise que je fus bien des fois sur le point de me rendre et de me reconnaître vaincu ; certainement, si j'avais défendu ma propre cause, j'aurais cédé : mais mon courage était soutenu par celle pour qui je combattais, et pour défendre mon amie, je fis des prodiges de valeur dont je ne me croyais pas capable. A la fin j'eus la satisfaction de voir mon ennemi renoncer au combat, et les oreilles basses, la queue entre les jambes, s'enfuir chez lui, bien différent, au physique et au moral, de ce qu'il était lorsqu'il en était parti. Je fis résonner à ses oreilles un aboiement de triomphe que l'écho des bois répéta ; mais ma plus douce récompense, ce

furent les remerciements et les louanges de Minette et la satisfaction intérieure que j'éprouvai d'avoir été un heureux champion.

Nous luttâmes avec acharnement. (Page 212.)



XXI

J'avais bien besoin d'un peu de repos, après tant de fatigue ; néanmoins, nous nous remîmes bientôt en route et nous arrivâmes à notre gîte du soir sans avoir rencontré aucun autre obstacle. Ce gîte était une grange vide et infestée de rats, de sorte que Minette trouva à la fois le logement et la nourriture. Combien les goûts diffèrent ! J'étais certainement enchanté d'avoir un bon abri pour la nuit ; mais Minette eut beau faire des instances pour que je partageasse ses provisions, je préfèrai me passer de souper pour une fois, plutôt que d'avoir ma part d'un rat qu'elle avait attrapé et qu'elle se préparait à manger.

Combien les goûts diffèrent ! (P. 221.)



Avant le lever du soleil, nous étions de nouveau en route. J'ai maintenant bien peu d'incidents à raconter ; excepté la difficulté que nous eûmes à traverser une ou deux mares sans que ma compagne se mouillât les pieds ou salât ses bas blancs, nous arrivâmes à l'entrée de Londres sans rencontrer le moindre obstacle.

Toute ma crainte était maintenant qu'il ne nous fût fort difficile de passer inaperçus à travers ces rues remplies de monde, et je commençai à être très-mal à mon aise, quand je me vis au milieu de cette foule avec ma

compagne. Je désirais beaucoup cacher mes craintes à Minette, de peur qu'elle ne s'alarmât aussi ; mais sa pénétration lui fit découvrir ce que je cherchais à lui cacher sous une apparence de gaieté, et elle m'obligea de lui avouer mes appréhensions. Fidèle à la résolution qu'elle avait prise d'être contente de tout, elle était vraiment plus courageuse que moi. Avec son bon sens accoutumé, elle me démontra clairement que plus il y avait de monde et plus il y avait de chances de passer sans être remarqué ; que c'étaient les oisifs qui gênaient et molestaient les autres ; que cette multitude de gens, occupés de leurs propres affaires, n'auraient ni le temps ni l'envie de nous tourmenter.

« Je sais par expérience, mon cher Capitaine, continua-t-elle, que quand je suis suffisamment occupée avec mes rats, je n'ai pas la tentation de me mêler de ce que fait mon voisin avec ses souris. C'est quand je suis restée trop longtemps à filer au soleil, n'ayant rien à faire, que je suis en danger d'être importune et portée au mal.

— Ce que vous dites là est très-vrai, répondis-je ; je l'ai souvent éprouvé moi-même, et je ne redoute pas les gens laborieux ; s'ils venaient à faire attention à nous, ce serait pour se montrer aimables. Mais ceux que nous voyons passer dans ce moment-ci ne sont pas tous occupés ; il peut s'en trouver parmi eux qui aient envie de nous tourmenter, et il me paraît presque impossible que nous passions inaperçus, car je crois que nous sommes remarquables. Vous vous rappelez sans doute combien on parlait de nous à la maison ?

— Oui, à la maison, répliqua-t-elle en relevant sa moustache d'une manière très-significative ; mais à la maison il n'y avait que nous ; on n'avait personne à qui nous comparer. Je crois qu'il y a beaucoup de gens qui dans leur village passent pour de grands personnages et dont on ne s'occuperait pas le moins du monde ailleurs. J'espère qu'il en sera ainsi de nous.

— Vous l'espérez ? » m'écriai-je presque en aboyant ; car, en dépit de mes craintes, je n'admirais nullement les modestes consolations de Minette. La mortification que j'éprouvai l'emporta sur la prudence, et je sentis que j'aimerais mieux me battre tous les jours et même toute la journée que d'être regardé comme ne valant pas la peine qu'on se battit avec moi.

« Je l'espère pour mon propre compte, reprit Minette ; mais je ne prétends pas que vous soyez de la même opinion. Je me contente de fuir le

danger et d'éviter le blâme ; mais vous, votre nature est d'aller au-devant du péril et de chercher la louange.

— Vous n'êtes pas conséquente avec vous-même, interrompis-je un peu piqué ; une de vos objections, quand je vous proposai de venir avec moi, était que vous ne seriez d'aucune utilité à Londres ; et maintenant tout ce que vous désirez, c'est qu'on ne fasse pas la moindre attention à vous.

— Je ne vois pas que je sois en contradiction avec moi-même, répliqua-t-elle ; on peut être utile sans être en évidence. Pourvu que je remplisse tranquillement mon devoir de manière à vous plaire ainsi qu'à mon maître, je serai parfaitement satisfaite de rester ignorée du reste de la terre. Mes exploits dans l'art de grimper n'ont pour objet que mon propre plaisir, comme vous le savez. Je n'ai aucune ambition.

— Une vie semblable ne serait nullement de mon goût, lui répondis-je.

— Tant mieux, dit Minette ; car si personne n'avait plus d'énergie et d'audace que moi, les grandes actions seraient rares dans ce monde. C'est une excellente chose qu'il y ait des gens comme vous, à la fois capables et désireux de défendre le faible, et de soutenir ce qui est juste sans craindre les conséquences. C'est là le rôle qui vous convient, et je vous suis on ne peut plus reconnaissante de l'avoir joué aussi noblement que vous l'avez fait hier. »

Sa manière d'envisager la chose me calma ; pour le moment du moins, je fus bien aise que les goûts retirés de Minette fussent satisfaits. Plus elle se glissait par des chemins détournés et se cachait dans de petits coins, plus j'étais enchanté, car je l'aimais trop pour désirer la voir en danger, dussé-je acquérir de la gloire.

Nous poursuivîmes donc prudemment notre chemin, faisant tout ce que nous pouvions pour éviter, non-seulement les chiens et les petits garçons, mais encore les gens plus sages ; et à la fin, avec l'aide des poteaux et des réverbères, des colonnes, des portes, des ruisseaux, des gouttières, en nous glissant le long du rebord d'un mur, en nous cachant sous l'abri d'un portique hospitalier, sans nous perdre de vue un seul instant, nous arrivâmes à la porte de notre demeure.

XXII

N'ayant plus heureusement aucune précaution à prendre, je me donnai le plaisir d'aboyer assez fort pour réveiller toute la maison, mais non pas de manière à y jeter l'alarme. Un instant après, mon ami John parut dans la petite cour de la cuisine ; il se parlait à lui-même tout en faisant son ouvrage. Nous l'entendîmes dire d'une voix hésitante :

« J'ai réellement cru que j'entendais aboyer mon pauvre Capitaine ; mais je sais bien que je me trompe et que c'est seulement l'effet de mon imagination toujours occupée de lui. Il s'est laissé prendre par ces voleurs de chiens si communs à Londres. Pauvre bête ! je ne le reverrai jamais. »

J'aboyai de nouveau. John leva les yeux ; j'étais là, trop heureux de lui donner un démenti. Il était fort extraordinaire que, me connaissant comme il me connaissait, il m'eût supposé capable d'abandonner mes meilleurs amis et de m'être laissé séduire par un voleur de chiens ! Je me flattais d'avoir plus de bon sens que cela.

Je me mis à lui lécher la figure. (P. 232.)



John en m'apercevant ne dit pas un mot, mais s'élança à la porte de la rue et l'ouvrit toute grande. Dans ma joie de le revoir j'oubliai toute espèce de cérémonie, et me tenant tout droit sur mes pattes de derrière, j'appuyai celles de devant sur ses épaules et me mis à lui lécher la figure. Il était si content de me voir, que loin de s'offenser de ma familiarité, il me caressa la tête et me rendit mes caresses avec une cordialité égale à la mienne. D'abord il ne vit pas ma petite compagne de voyage, qui, avec sa modestie ordinaire, s'était tenue à l'écart pendant les salutations que nous nous étions faites John et moi. Mais lorsque le moment convenable lui parut venu, elle crut de sa dignité de s'avancer et de faire savoir qu'elle était là ; plaçant sa queue toute droite comme un étendard, elle commença à se promener de long en large, filant de la manière la plus affectueuse, et à chaque tour se frottant contre les jambes de John.

Étonnement de John.



« Ah Minette ! dit John en se baissant pour lui caresser la tête, peu de créatures humaines pourraient me surprendre autant que vous et Capitaine l'avez fait, Allons, entrez, Capitaine ; entrez, chère petite Minette. »

En disant cela, il nous fit traverser le vestibule, nous conduisit à la porte du cabinet de notre maître, et y frappa.

Une voix répondit : « Entrez. » John ouvrit immédiatement la porte, et s'arrêta sur le seuil sans dire un mot, tandis que Minette et moi nous nous dirigions vers le fauteuil de notre maître, elle en filant, moi en remuant la queue selon mon habitude. Je m'attendais à ce qu'il nous dirait quelque chose de poli, mais nullement à la surprise qu'il témoigna, et qui, je l'avoue, m'étonna de la part d'un homme aussi sage que lui. Je croyais que ces sortes de choses étaient bonnes pour Peggy, mais pas du tout, mon maître paraissait ne pouvoir revenir de son étonnement ; ses yeux se portaient tour à tour sur John, puis sur nous, sans qu'il proférât une parole. A la fin il s'écria :

« Voilà la chose la plus extraordinaire que j'aie jamais vue. Comment sont-ils venus et quand sont-ils arrivés ?

— Il n'y a pas cinq minutes, répondit John ; ils sont arrivés ensemble, comme monsieur peut le voir, et, à en juger par la poussière qui les couvre, ils sont venus sur leurs pattes.

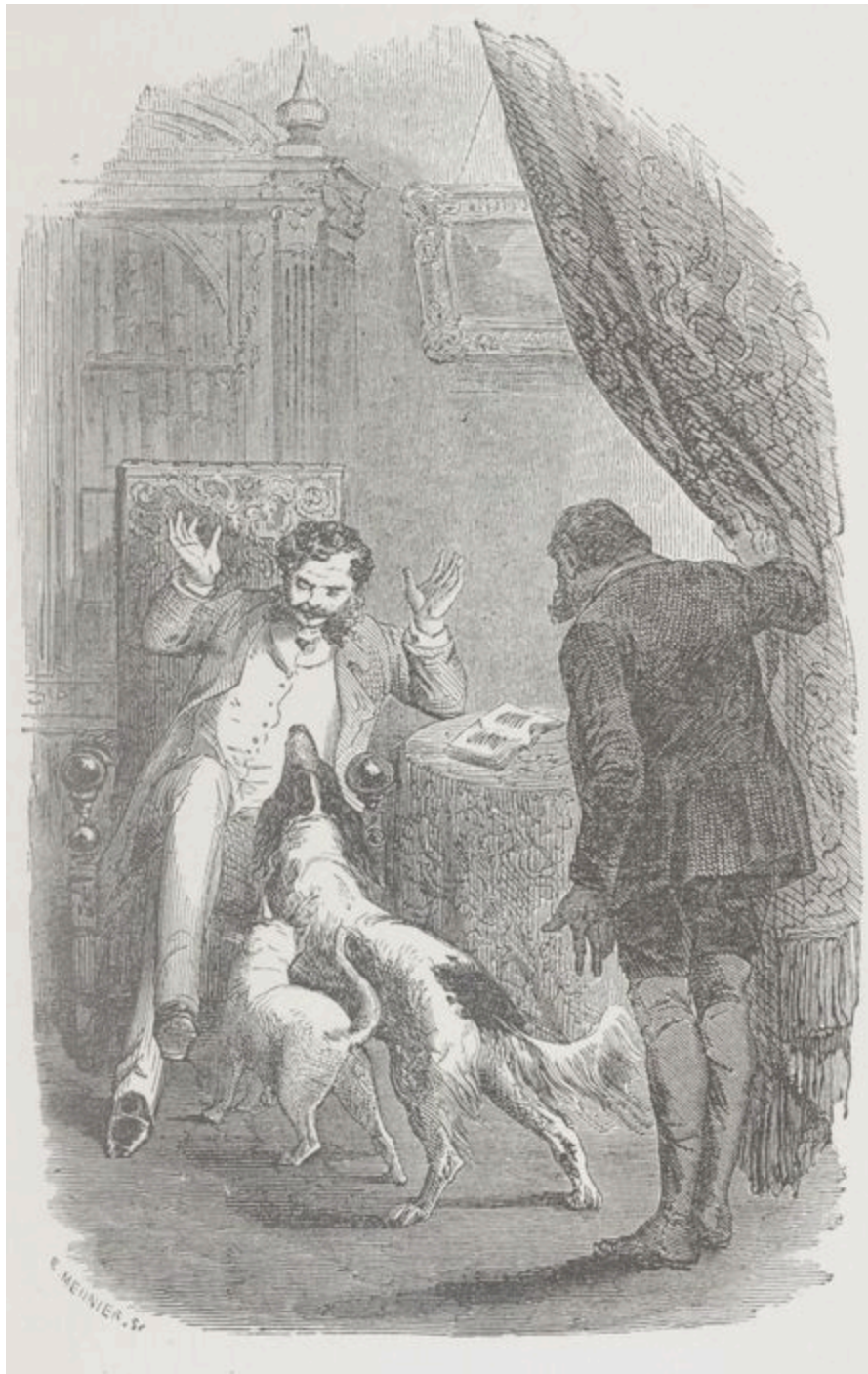
— Il n'y a pas de doute à cela, » répliqua mon maître ; puis il ajouta :
« Quel jour nous sommes-nous aperçus que Capitaine nous manquait ? »

— Il y a quatre jours, juste après que j'avais dit à monsieur que le pauvre animal paraissait avoir du chagrin. Bien certainement il a trouvé son chemin tout seul pour aller au château, et il a ramené Minette avec lui. Ceci est au-dessus de tout ce que j'ai jamais entendu raconter.

— Oui, les choses ont dû se passer comme vous le dites, répondit mon maître ; c'est vraiment merveilleux !

— Certainement qu'elles se sont passées ainsi, me disais-je en moi-même. Et qu'est-ce qu'il y a de merveilleux là dedans ? »

Comme nous avions très-grand'faim, nous laissâmes John et notre maître à leur étonnement et nous tournâmes nos pas vers la cuisine. Mais même là, avant de pouvoir obtenir quelque chose à manger, nous fûmes condamnés à entendre toutes les exclamations des domestiques, et réellement ces expressions continuelles de surprise commençaient à être presque blessantes.



L'approbation est assez agréable, mais l'étonnement donne l'idée qu'on ne vous supposait pas même capable des bonnes petites actions que vous avez faites. Néanmoins nous prîmes tout cela en bonne part, et bientôt nous fûmes caressés et comblés de toutes sortes de bonnes choses.

XXIII

Le reste de notre histoire ne sera pas long à raconter. Minette s'habitua bien vite à sa vie de Londres et suivit sa vocation avec son habileté et son ardeur accoutumées. Elle devint l'enfant gâté de tout le monde, mais dans le premier moment elle eut à supporter l'ennui de bien des bavardages relativement à son histoire et à son extérieur : les uns disaient qu'elle était très-jolie ; les autres qu'elle ne méritait pas la réputation de beauté qu'on lui avait faite. Avec le temps, tout le monde convint qu'elle était la plus charmante chatte du voisinage, et certainement la plus adroite à attraper les souris.

Pendant qu'elle se rendait utile dans son département, je ne négligeais pas le mien, et je puis dire, sans crainte de trop m'avancer, qu'aucune maison ne pouvait se vanter d'avoir un gardien plus fidèle et plus vigilant que moi. Il eût été difficile de décider lequel de nous deux était le plus utile à notre maître, Minette en débarrassant sa maison des rats et des souris, ou moi en tenant à distance de plus grands déprédateurs. Notre affaire à tous deux était de prendre soin de la maison, et nous nous en acquittions à merveille ; aussi nos services étaient-ils appréciés et récompensés. Bien vus des domestiques, de notre maître et de ses amis, jamais animaux ne passèrent une vie plus heureuse que la nôtre. Lily est souvent venue nous voir, et après le plaisir de recevoir de nouveau ses caresses venait celui de l'entendre raconter notre histoire à son mari, et parler à son petit garçon de notre amitié qu'elle louait beaucoup.

Peut-être paraîtra-t-il absurde de supposer que l'histoire d'un chien puisse servir de leçon aux hommes ; quant à moi, je pense qu'il n'y a pas de créature, quelque insignifiante qu'elle soit, pas de petit événement qui ne puisse fournir sa leçon, si l'on veut bien se donner la peine de réfléchir ; et la morale de cette petite histoire, c'est qu'il y a un véritable avantage à savoir tirer le meilleur parti possible des circonstances fâcheuses, et à cultiver des sentiments de bienveillance envers ses semblables au lieu de s'abandonner à ses préventions contre eux. Que ceux qui jusqu'ici ont eu des antipathies ou qui se sont imaginé qu'ils en avaient, profitent de

l'exemple de Capitaine et de Minette, et y trouvent une nouvelle méthode de vivre comme Chien et Chat.

FIN.

Chien et chat, ou Mémoires de Capitaine et Minette : histoire véritable

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65665650>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les

caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr